Délégation Générale
3-5 rue de Romainville
75019 Paris

Tél : 01 55 56 37 00
Fax : 01 55 56 37 01
www.fondation-abbe-pierre.fr

Fondation Abbé Pierre pour le logement des défavorisés

LES BOUTIQUES SOLIDARITE DU LIEU AU LIEN

Les anciens accueillis « Que sont-ils devenus ? »

mai 2000

Les dossiers de la Fondation N° 5

MEMBRE DE EMMAUS
AGRÉÉ PAR COMITÉ DE LA CHARTE don en confiance

SOMMAIRE

PREAMBULE

1 - Des lieux de vie chaque fois particuliers

2 -Des parcours chaque fois « atypiques »

3 - Les Boutiques Solidarité: du lieu au lien

4 - « L'essentiel est à faire seul»

5 - Conclusion

Annexes

PREAMBULE

Si le travail effectué dans les Boutiques Solidarités est aujourd'hui bien connu, on connaît moins ce que sont devenus ceux qui les ont fréquentées à un moment de leur vie. C'est bien à la question "Que sont-ils devenus ?" que nous tenterons partiellement de répondre ici.
Après une première phase d'appréhension du fonctionnement des Boutiques et de la typologie des personnes accueillies, l'analyse a porté essentiellement sur les trajectoires de quelques anciens accueillis.
Ce travail ne prétend pas être une évaluation du dispositif lui-même, il vise davantage à expliciter le sens général de l'action des structures et à apprécier la portée de leur intervention dans les parcours individuels.
Même si les facteurs explicatifs des phénomènes de flux ou d'immobilisme par rapport à l'insertion n'ont pas été étudiés précisément, nous nous sommes attachés, en revanche, à travers les récits de vie, à dégager les itinéraires des individus rencontrés.
Nous avons tenté d'identifier pour chacun d'eux les éléments clefs inscrits dans leur trajectoire, les points de rupture ou de bifurcation, les choix effectués à certains moments déterminés de leur vie. Ces récits de vie ne sont pas représentatifs des itinéraires de l'ensemble des accueillis, mais partent d'une réalité suffisamment consistante pour être pris en compte. Nous avons, au total, rencontré 6 hommes et 4 femmes, d'âges divers.

Les quelques observations qui ont pu être effectuées dans quatre boutiques permettent d'apporter un éclairage sur certains des facteurs déclenchant un processus d'insertion.

1 – Des lieux de vie chaque fois particuliers

➢ Un concept qui a fait ses preuves

1991 : les premières Boutiques Solidarités sont créées à l'initiative de la Fondation Abbé Pierre pour le Logement des Défavorisés. Elles seront par la suite réparties sur tout le territoire.
L'idée du concept prend forme dès le début des années 80 au cœur de la montée de l'exclusion. Il s'articule autour de deux principaux constats :
-les personnes qui sont en situation de précarité à la suite d'un problème grave ne trouvent pas toujours un lieu chaleureux pour les accueillir quotidiennement
-les centres d'hébergement ouverts spécifiquement pendant la période hivernale n'accueillent les personnes que pendant la nuit, souvent à partir de 18 h jusqu'au lendemain 7 h pour certains, 8 h pour d'autres.

Aujourd'hui, un réseau de 26 Boutiques Solidarité est constitué dans l'éthique de la "Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen" et dans celui du "Manifeste Universel du Mouvement Emmaüs". Elles partagent toutes des finalités et objectifs précisés dans une charte (cf. annexe).

Les Boutiques Solidarité sont des lieux d'accueil de jour non ségrégatifs et respectant l'anonymat. Elles aident les personnes accueillies à retisser des liens sociaux et cherchent à faire émerger chez elle le désir d'insertion.
Elles se situent "comme un premier maillon dans une chaîne d'actions et de services, en amont de toute action d'insertion"[1]. Leur souhait est bien d'orienter, autant que faire se peut, les personnes vers les dispositifs de droit commun. Ce travail ne peut se faire qu'en passant des relais aux autres structures.

Pour accomplir cette mission, chaque boutique met en place des services, prestations et activités qui sont autant de supports de travail avec les accueillis.
Chaque boutique offre le café, on peut s'y reposer, mettre ses affaires en sécurité, y domicilier son courrier… On peut aussi et surtout, si on le souhaite, parler, et être aidé dans d'éventuelles démarches administratives. On peut également la plupart du temps bénéficier de services tels que lave-linge, douches, parfois coiffeurs, médecins…
L'esprit des Boutiques reste le même partout. Il s'agit comme le souligne la Fondation Abbé Pierre de créer : « un lieu pour réapprendre la vie de tous les

1 *Il était une fois… Les Boutiques Solidarité* Fondation Abbé Pierre pour le Logement des Défavorisés, décembre 1999.

jours comme on pourrait la vivre chez soi, un lieu ouvert sur la ville, sur les autres, un lieu de réconciliation avec soi-même… un point de départ, aussi, pour un nouvel espoir d'avenir »[2].

La Fondation abbé Pierre offre une formation aux salariés, bénévoles et administrateurs des boutiques afin de garantir la cohérence des pratiques de terrain et du réseau et la professionnalisation des équipes.

Le soutien financier de la fondation s'élève à environs 25 % du budget global annuel du fonctionnement de chacune des associations (sauf pour les 3 structures de la fondation financées à 100 %).

➢ Des lieux de vie chaque fois particuliers

On est marqué d'emblée en découvrant les Boutiques Solidarité par l'atmosphère bien particulière qui se dégage de chacune d'entre elles. Même si elles partagent toutes les mêmes principes, elles ont construit des réponses appropriées aux contextes locaux. Cette diversité se donne comme une réponse au risque de voir se multiplier des structures clefs en main, résultat d'une transposition d'un modèle d'un lieu à l'autre et faisant fi de l'histoire locale.

L'ambiance reste chaque fois particulière, attachée à un lieu… modelée à la fois par l'espace, la personnalité des accueillants et les accueillis du moment.
Les quatre boutiques visitées témoignent de cette diversité.

Gennevilliers - La maison de la solidarité

Au bout d'une petite rue calme, la maison de la solidarité s'ouvre sur une grande baie vitrée qui laisse entrer la lumière. A l'intérieur, un vaste espace sans cloison offre un lieu d'accueil volontairement dégagé pour faciliter la rencontre. La décoration, les parasols installés dans l'espace central, contribuent à donner de la chaleur au lieu.
C'est le jour de réunion hebdomadaire accueillants/accueillis. Les préoccupations du moment tournent autour du quotidien des personnes présentes : quels sont les nouveaux horaires des douches ? Pourquoi le camion dentaire a supprimé sa permanence ? On reprécise certaines règles de vie commune : lorsque quelqu'un utilise la tondeuse, il est prié de balayer les cheveux coupés…

Nous sommes au lendemain de la première séance d'atelier « Chacun cherche son toit » animée par deux architectes. Plusieurs dessins sont déjà affichés aux

2 Marque page présentant les Boutiques Solidarité édité par la Fondation Abbé Pierre.

murs de la boutique. Il est vrai qu'à Gennevilliers, l'idée d'un projet culturel a déjà fait son chemin. Le livre collectif « Perdu qui comme Ulysse » n'a pas fini de faire parler de lui. D'ailleurs, à ce propos les accueillis apprennent ce matin avec fierté qu'il va être lu publiquement par Richard Boringer. Tous envisagent pouvoir interpeller à terme les pouvoirs publics sur la question du logement (question qui les touche cruellement) par le biais de l'atelier « Chacun cherche son toit ».
Après-demain, c'est le jour de permanence du médecin. Plusieurs personnes viennent s'inscrire, notamment celles qui ne bénéficient pas de l'aide médicale gratuite.
Demain, une sortie est prévue à Paris. Ces moments de rencontre privilégiés permettent de tisser des liens un peu différents entre les individus. Deux choix sont discutés : aller voir la tour Eiffel que beaucoup n'ont jamais vue ou visiter l'exposition de sculptures en plein air sur les Champs Elysées. Cette seconde possibilité a le grand avantage d'être gratuite, mais le premier choix rencontre semble-t-il plus de succès.

Chartres – Point refuge

Lorsque l'on arrive à la boutique solidarité de Chartres la première fois, l'émotion naît d'abord de la chaleur, une sensation étrangement familière. Située à proximité du centre ville et de la gare, cette boutique solidarité a, en effet, tout d'une maison. Elle en a même l'apparence puisqu'elle est installée dans un appartement. Cuisine, salon, cheminée contribuent à rendre l'atmosphère familiale. L'âtre offre ainsi un lieu intime à la fois protecteur et rassembleur.
Installées autour de la table, plusieurs personnes prennent leur petit-déjeuner. Ce matin, le repas est copieux. C'est le jour de distribution des « restau du cœur » situés juste en bas de la boutique. Chaque nouvel arrivant se voit offrir café, croissants, pains au chocolat à volonté.
Plus tard, dans la journée des petits groupes se formeront autour de parties de cartes, scrabble et autres jeux de société.
Contrairement aux autres Boutiques, l'équipe a pris le parti de ne plus offrir de services (lave-linge, douche...). L'étroitesse du lieu et la proximité de tous ces équipements ne rendait pas cette offre indispensable dans une petite ville comme Chartres. Au contraire, les accueillants la ressentait plus comme détournant la boutique de son véritable objet : rompre la solitude, renvoyer aux gens une image positive d'eux-mêmes. La preuve en est que, depuis l'arrêt des services, la fréquentation n'a pas diminué.
Le lieu de vie, inscrit dans une logique communautaire, offre une forme de sociabilité suffisamment attractive et conviviale pour inciter les personnes à revenir. A Chartres, on aime en effet que les personnes reviennent, voire s'installent, et se sentent bien dans le lieu. De fait, nombreuses sont celles qui fréquentent le point refuge depuis plusieurs années.

Dans la pièce principale, les accueillants participent à l'activité. Martine, assise au petit bureau note les allées et venues. Ce matin, il n'y a que des habitués. Giovanni, d'un ton jovial salue les présents. Il écoute, discute, soutient. Odette, la Présidente passe en fin de matinée. C'est une figure emblématique, un personnage central du lieu de vie.

Paris – La maison dans la rue

Les spécificités d'une grande ville comme Paris ont contribué à façonner un lieu de vie très différent du précédent.
Lorsqu'on pénètre dans la boutique, on est tout de suite salué par un membre de l'équipe. Un sourire, une poignée de mains incitent l'arrivant encore hésitant à franchir la porte. On entre dans un hall d'accueil surchargé d'informations diverses : les horaires des activités, les sorties prévues, les ateliers programmés,... D'emblée, une visite de la boutique. Plusieurs pièces. Une salle composée de petites tables, un coin douche, un coin café, une laverie... sont traversées par un va-et-vient permanent. Une trentaine de personnes sont présentes sur le lieu et déjà l'animation est importante. Les passages sont nombreux en effet et la boutique peut accueillir jusqu'à près de 70 personnes à la fois. Alors, il n'est pas question ici que les accueillis s'installent. Il n'y a pas ou peu d'habitués. Un renouvellement de la population s'effectue environs toutes les 5/6 semaines. « *Les personnes passent, on les aide à grandir et elles s'en vont. Ici, on ne laisse pas les gens s'installer, on les remue, on les secoue, on voit ce qu'elles sont venues chercher.* ». Dans cette perspective de « régulation des flux », l'accueilli est un peu en transit. Son passage est envisagé comme un moment de ressourcement, de rétablissement. Ce fonctionnement renvoie certainement parfois à la difficulté majeure que pose la saturation des autres dispositifs avec lesquels la boutique est en réseau.
On croise aujourd'hui des accueillis de tous âges, peu de femmes, ou accompagnées d'un ami. Les services offerts sont multiples : coiffure, podologue, psycho-alcoologue, ateliers d'accès aux droits, loisirs... autant d'occasions visant à renouer des relations, reformuler un projet personnel, retrouver des repères.
Plusieurs personnes s'affairent à la laverie et attendent leur linge. Une bénévole distribue des sous-vêtements neufs pour ceux qui souhaitent prendre une douche. Dans un coin *« deux petits vieux cassés, désocialisés »* prennent un repas chaud.
Quelques personnes attendent leur rendez-vous à la cellule emploi.

Beauvais – Boutique solidarité Emmaüs

A proximité de la gare, la boutique solidarité de Beauvais nous accueille dans ses locaux de plain-pied récemment refaits à neuf. Elle fait partie de l'antenne beauvaisienne d'Emmaüs.
A l'entrée, un comptoir d'accueil. Une pièce commune composée d'un coin cuisine, d'une grande table, de quelques fauteuils et d'une bibliothèque constitue l'axe central du lieu de vie. C'est ici que sont réunis la majorité des accueillis autour d'un café, attablés pour la plupart à la même table. Deux jeunes femmes rédigent un CV, les conversations vont bon train. Certaines personnes préfèrent rester silencieuses, d'autres feuillettent une revue. Des conversations plus privées se déroulent sur les fauteuils voisins. Dans un coin de la pièce, bien en évidence, sont entreposés des légumes fraîchement rapportés du jardin d'Emmaüs. Issus du travail de la collectivité, ils sont à la disposition de tous.
La boutique comprend aussi un coin douche une laverie, des bureaux permettant de mener des entretiens individuels, une bagagerie, des salles d'ateliers…

Dans le hall, un accueilli a un malaise ; il en fait régulièrement nous dit-on. C'est un moyen pour lui de se retrouver pris en charge quelques jours à l'abri d'une chambre d'hôpital. Durant son séjour, il suivra comme chaque fois une cure de désintoxication. En sortant, il ne boira plus que 6 litres de vin par jour au lieu de 12. Il n'a jamais dit, en effet, qu'il voulait arrêter de boire.
Les permanents présents sont disponibles, écoutent et observent attentivement. Le naturel avec lequel les uns et les autres se meuvent, font du café, lavent les verres… témoigne de l'appropriation du lieu.

2 – Des parcours chaque fois « atypiques »

Les personnes qu'il a été possible de rencontrer ont toutes en commun d'être aujourd'hui dans une situation plus stable qu'au cours de leur premier contact avec la boutique. Elles ont, pour la plupart, retrouvé une disponibilité qui leur a permis de réinvestir le monde autour d'elles. Pour chacune d'entre elles, le passage à la boutique solidarité a été un élément très important dans sa trajectoire. Ce n'est peut-être pas un hasard, il est parfois si difficile de remobiliser les gens que ces cas méritent d'être observés. Ils n'en constituent pas pour autant des exceptions.
Ce sont toutes des personnes qui « s'en sont sorties ». « S'en sortir » c'est, pour la plupart des accueillants, retrouver, en quelque sorte, un mode de vie « normal », trouver sa place au sein de l'espace social qui a la légitimité de l'ordre dominant. C'est, le plus souvent, être stabilisé sur au moins deux des trois piliers majeurs de la socialisation que constituent le logement, la famille et l'emploi.

Toutefois, la rencontre d'anciens accueillis qui « s'en sont sortis » ne doit pas nous faire oublier que, la plupart du temps, les accueillants ne savent pas ce que deviennent les personnes qui ne fréquentent plus la boutique.
Certains individus ne sont venus qu'une fois. D'autres allant aujourd'hui beaucoup mieux ont rompu avec les boutiques pour rompre tout simplement avec leur passé.

Qui sont les anciens accueillis d'après les accueillants

Les personnes que nous avons rencontrées nous ont toutes été présentées par les équipes des Boutiques Solidarité. Il s'agit donc d'anciens accueillis ayant gardé des contacts avec elles. L'accueil étant anonyme, le maintien du contact demeure de l'initiative des accueillis. De ce fait, notre échantillon se trouve d'emblée biaisé et ne recouvre pas l'ensemble des situations. Il s'agit en fait la plupart du temps d'individus ayant eu des parcours présentés comme " exemplaires ", qui aujourd'hui " s'en sont sortis " et pour qui le passage dans les boutiques a représenté un « déclic » important. Les résultats doivent donc être appréciés comme tels et ne prétendent pas fournir une appréhension exhaustive des situations, même s'ils ne constituent pas des exceptions.

Aussi, la particularité de notre échantillon ne doit pas nous faire oublier que d'autres parcours peuvent être isolés. L'expérience des professionnels des Boutiques Solidarité reste précieuse en la matière.

Différents cas de figures sont repérés par les accueillants :

* La plupart du temps, les équipes disent ne pas avoir de nouvelle des personnes accueillies (approximativement plus de la moitié voir les trois quarts d'entre elles). Les plus optimistes soulignent que " *si les personnes ne viennent plus c'est qu'à priori elles vont mieux* ".

* On peut isoler également des personnes qui ne sont venues qu'une fois et n'ont visiblement pas trouvé leur compte au sein des Boutiques. Elles pouvaient également être uniquement de passage dans la région.

* Des personnes qui vont aujourd'hui beaucoup mieux et veulent rompre avec leur passé. Le passage au sein de la Boutique est présenté comme une période qui peut être considérée comme honteuse, ou tout simplement constitue une étape de leur vie qu'elles souhaitent oublier.

* Des individus qui s'en sont " sortis " et qui restent très attachés aux Boutiques Solidarité. Ils continuent à passer dire bonjour ou donnent des nouvelles régulières aux accueillants. Il s'agit ici des personnes qui nous ont été présentées. La plupart d'entre elles semblent " stabilisées " et vont mieux sur au moins deux des points concernant le logement, la famille ou le travail.

- Enfin les accueillants notent les décès, " *ça fait partie de la vie, comme partout, pas plus qu'ailleurs* " nous disent certains, ou " *plus souvent du fait des conditions de vie des personnes accueillies et de leurs difficultés à suivre un traitement rigoureux en cas de maladie* ".

Ces disparitions sont particulièrement remarquées. Elles sont, en effet, souvent la conséquence de maladies mal soignées. On sait aujourd'hui que les comportements liés à l'errance constituent un frein à la démarche de soins. Les personnes ne se tournent vers les médecins qu'en situation d'urgence, quand la douleur devient insupportable. Ce manque de suivi médical peut s'avérer dramatique pour les pathologies lourdes. Ces décès sont, par ailleurs, d'autant plus marquants qu'ils peuvent être la conséquence de violences subies.

L'ensemble des entretiens menés montre bien la limite des déterminants sociologiques, pour rendre compte de la diversité des trajectoires et des profils chaque fois atypiques. Ces récits illustrent combien ceux qui fréquentent les Boutiques Solidarité sont loin d'être pris dans une communauté de destin. Leurs trajectoires ne sont pas linéaires et sont souvent réversibles même dans les situations a priori les plus difficiles.

Il est vrai, malgré toute cette diversité, que nous retrouvons souvent dans les parcours une déstabilisation liée à un évènement précis (une rupture familiale ou conjugale par exemple), des fractures successives qui ont pu conduire certains à rompre avec les 3 facteurs structurants que sont la famille, le logement et l'emploi. C'est ainsi que Serge, Michel, Jacques ou encore Gérard basculent suite à un divorce qui les coupe de tout lien avec leurs enfants. Véronique fait une fugue à l'âge de 16 ans pour ne plus jamais revenir vivre chez ses parents. Matteo, mis à la porte de chez lui par son père, se retrouve à la rue. Rachid, sans-papiers, arrivé clandestinement en France, reste coupé de tout…

Beaucoup évoquent également des blessures liées à l'enfance. C'est le cas notamment d'Odile qui porte douloureusement en elle son histoire tourmentée.

Ces expériences individuelles parlent de processus de rupture qui ne sont ni uniformes, ni de même rythme ou de même durée.

La première difficulté peut-être lorsque l'on cherche à embrasser tout l'espace d'une vie, c'est que l'on s'expose à n'en voir essentiellement que les discontinuités. Peut-être est-ce ici le signe que la rupture reste largement synonyme d'un nouveau départ.

Ce qui caractérise en fait ces accueillis n'est pas tant leur niveau de ressources matérielles que le caractère instable, provisoire, d'une situation. Par exemple, un « chez soi » qui fait défaut même si l'on dispose d'un toit temporaire, la perspective improbable d'un retour à l'emploi, une incapacité à se projeter dans l'avenir.

Ils parlent d'une époque révolue faite d'un quotidien sans horizon, mais aussi de perturbations majeures dans leur rapport au temps, à l'espace, à leurs relations aux autres et à eux-mêmes.

Cependant, tous évoquent les « déclics »[3] qui leur ont permis d'aller mieux, de retrouver leur dignité et d'être aujourd'hui dans une situation satisfaisante bien que souvent encore présentée comme fragile. Ils parlent avant tout du retour d'un avenir quelque peu maîtrisable, d'une souffrance psychique moins importante, d'une solitude moins pesante et de l'amélioration de leur situation matérielle. Serge nous parlera d'une seconde naissance, Gérard d'un départ à zéro…

Tous mettent en scène leur passé, les évènements et les hasards qui ont jalonné leur histoire à la lumière de leur situation actuelle.

3 Le déclic : c'est ainsi que tous désignent le moment et les conditions où ils ont pris conscience de leur état et décidé de s'en sortir.

3 – Les Boutiques Solidarité : du lieu au lien

➢ Un accueil sans condition

Les Boutiques Solidarité sont des lieux d'accueil de jour ouverts à tous, offrant dans un même lieu des services de première nécessité (douches, lave-linge, café…) et un accueil permettant de "se poser" dans le respect de l'anonymat.
Toutes obéissent au double principe de l'ouverture et de la liberté de fréquentation. Aucune inscription n'est jamais demandée et tout ce qui se dit reste dans le secret de l'accueil. Cette règle de discrétion absolue marque une volonté d'autonomie par rapport aux normes appliquées dans les autres institutions. La démarche engagée par les personnes est totalement libre et dégagée de toute obligation contractuelle (implicite ou explicite). Ce principe repose sur l'idée qu'une relation conditionnée à une démarche quelconque parasiterait une parole « authentique » et entraverait l'épanouissement des relations sociales.

C'est bien ce principe même de fonctionnement sans condition qui semble avoir séduit les personnes interviewées et a constitué pour elles un élément très important de leur parcours d'insertion.
Les accueillis disent avoir eut besoin d'apprivoiser la structure, c'est-à-dire d'avoir pu venir sans dire qui ils étaient et pourquoi ils venaient, de repérer les services proposés, de repérer le visage des accueillants, pour, au terme de cette approche mutuelle, formaliser une demande, ou tout simplement parler.

" *Ici je venais chercher un endroit où je pouvais être tranquille, où je pouvais me poser sans qu'on me pose de question.* "
" *On venait souvent ici avec Jef, ils sont sympas, ils ne posent pas de questions, si on veut, on se confie* "
« *Ils cherchent pas tout de suite à savoir d'où on vient, ce qu'on a fait…* »

L'exemple de Matteo est à cet égard riche d'enseignement. Le fait d'avoir pu être accueilli sans condition est l'élément déterminant qui l'incite à revenir.

MATTEO – Un père heureux

La trentaine. Matteo, après avoir été mis à la porte de chez ses parents, galère quelques années. Il est alors hébergé chez des amis, se retrouve en squat, à la rue... Après avoir cherché longuement un emploi, il occupera la fonction d'accueillant. Il a aujourd'hui fondé sa propre famille et se présente comme un père heureux.

« 1er avril 1993, c'est le jour où j'ai posé les pieds ici pour la première fois, ce jour là, je leur ai fait une bonne blague.

J'étais pas à la rue à l'époque, j'étais chez mes parents... Je travaillais au black avec mon père, il avait sa propre entreprise de bâtiment. Entre nous, ça allait toujours très mal, il avait jamais de pognon. Pour me filer du fric, c'était jamais le moment. Ça a fini par une prise de tête et mon père m'a foutu dehors... Au départ, je dormais en dépannage chez des copains.

Je suis tombé à la rue en juillet 93… C'est une sale époque, je le referais pas quand tu y as goutté une fois t'as pas envie d'y retourner...

Moi en squat, je rebranchais l'eau, l'électricité. J'ai même laissé plusieurs fois mes coordonnées pour que les propriétaires me contactent pour louer leur maison, mais j'ai jamais eu de réponses. Le lendemain tout était barricadé…

A ce moment-là, je venais tous les jours à la boutique chercher un endroit où je pouvais être tranquille, où je pouvais me poser sans qu'on me pose de question...

A l'époque j'avais droit à rien, pas de chômage, pas de RMI j'étais trop jeune. En arrivant, j'ai dû envoyer plus de 300 candidatures dans la région dans le bâtiment. J'ai un CAP maçonnerie et un CAP couvreur, mais ça n'allait jamais.

Je venais à Chartres faire le tour des boîtes d'intérim, fallait rester sur place toute la journée, on te demandait de repasser l'après-midi.

Si tu habites à 20 km, ça va pas. Alors je venais ici pour attendre.

Puis la Boutique recherchait un accueillant, j'ai postulé… Pendant près d'un an, j'ai été accueillant le matin, accueilli l'après-midi, voire squatteur la nuit….

C'était vraiment pas simple avec les gens, les accueillis ne comprenaient pas, c'est une situation que je souhaite à personne…

J'ai retrouvé un logement en décembre 94 mais ça a été dur alors que j'avais déjà un travail !

Le mec pour qu'il s'en sorte, il ne faut pas qu'il reste en squat (Enfin il pourra, moi je l'ai bien fait et je suis pas le seul) En squat, on est jamais sûr de se lever à l'heure pour le boulot, surtout quand on vient te réveiller toutes les 2 heures…

Ce qui m'a aidé ?
Pour s'en sortir faut quelqu'un pour remettre le pied à l'étrier.
Le fait d'être ici ça m'a donné le logement, le travail, le coup de main.
Ça n'aide pas beaucoup, mais ça aide quand même…

Maintenant, je suis un heureux papa d'une petite fille de 4 ans et d'un petit garçon qui devrait arriver en février… Ma femme, je l'ai connu y'a longtemps. Un jour elle est venue passer un week-end chez moi et elle est jamais repartie.

J'ai repris contact avec ma famille

Pour ça, j'ai attendu de m'en sortir et maintenant je leur dois rien… Mon père a déposé le bilan. J'ai même dû payer les dettes chez les commerçants qu'il avait prises à mon nom…

Je voulais que mes enfants connaissent leurs grands parents…

➢ Une absence de jugement

Le regard porté par les accueillants est aussi largement apprécié et loin de l'injonction si souvent rencontrée par les personnes que l'on incite à retrouver une vie "normale". Par une pratique dégagée de toute mission éducative, ces lieux d'accueil semblent court-circuiter toute forme d'étiquetage, du moins en interne.
Le risque serait en effet que de tels dispositifs entretiennent le stigmate subi plus qu'ils ne contribuent à le dissiper. Il conviendrait pour le mesurer de remonter aux sources du stigmate lui-même et de tenter de comprendre en quoi les Boutiques Solidarité pourraient le renforcer.

L'accueil anonyme et gratuit permettrait ce regard neutre sans jugement. Les boutiques prennent ainsi en considération les personnes telles qu'elles sont et non telles qu'elles devraient être.
Ce principe de reconnaissance a largement été évoqué au cours des entretiens.

« Ici on te prend tel que tu es. On ne te juge pas d'emblée. »
« On te respecte »

Très souvent les accueillis soulignent la difficulté d'être reconnus et acceptés malgré leurs situations. Les travailleurs sociaux dans les structures classiques sont présentés comme ayant tendance à juger, classer, parler en négatif. Difficile de se refaire face à de telles considérations blessantes. A la boutique tout semble un peu différent ; on est regardé autrement, en bref on est respecté. Ce respect est essentiel car il entraîne le respect de soi même. La première mission des boutiques n'est-elle pas de renvoyer aux accueillis une image positive d'eux-mêmes qui leur permet à leur tour de retrouver leur dignité ? Il est clair que les individus ne se défont pas seuls de l'indignité et de la déconsidération qui les frappe. Il leur faut trouver en eux les ressources leur permettant de réorienter le sens de leur trajectoire.
Les accueillants, eux respectent la souffrance exprimée tout en sachant prendre, quand il le faut, les choses à la rigolade, remonter le moral.
L'un d'entre eux dira :
« *On prend au sérieux, pas au tragique. Il faut aussi qu'il y ait une certaine légèreté de l'accueil, une spontanéité ; la reconnaissance passe aussi par le sentiment d'être sur un plan d'égalité avec les accueillants* ».

➢ La qualité du premier accueil

Il constitue aussi un élément décisif pour inciter la personne à revenir et ouvrir ainsi la voie à une action ultérieure.
Les accueillis ont apprécié l'absence de jugement, et l'écoute sans préjugés, la chaleur des accueillants, leur sourire…

Le premier contact (avec les locaux, ceux qui les animent et ceux qui les fréquentent) est d'autant plus important que l'on n'ignore pas les réticences, voire les refus manifestés à l'entrée dans une structure d'accueil (par peur de s'y sentir enfermé…).
La manière dont les personnes sont reçues la première fois qu'elles poussent la porte est déterminante.
C'est ainsi qu'Elodie affirme qu'elle ne serait jamais revenue si son ami ne l'y avait fortement incité. Elle souligne n'avoir a priori « *pas du tout aimé l'ambiance et les personnes* » présentes à ce moment-là. Il est clair que les personnes que nous avons rencontrées ont trouvé le lieu suffisamment attractif pour y revenir. Cet échantillon nous dit peu de chose sur l'effet négatif que peuvent produire les boutiques sur certains individus qui ne reviendront plus jamais après leur premier passage.

Serge souligne particulièrement la qualité du premier accueil, le fait qu'on lui ait souri. On ne dira certainement jamais assez l'importance du regard, notamment celui des autres sur soi.

A la boutique solidarité, Serge a trouvé un lieu pour établir sa certitude d'exister. Il dit y avoir même trouvé une famille avec tout ce que cela évoque de chaleur humaine et de sécurité. Dans sa remobilisation : un voyage, celui qui l'a conduit à découvrir des paysages nouveaux et d'autres hommes, qui lui a ouvert l'espace des rencontres. *« Avant je connaissais le haut de gamme*, nous dit-il en parlant de ses anciens faux amis, *maintenant je connais le bas de gamme* » et il conclut « *le bas de gamme en fait c'est mieux* ».

Serge n'en est aujourd'hui que plus attentif à la poésie du « voyage ». Prêt à s'extasier sur tout, à ne pas laisser passer la moindre occasion de se cultiver, ne pas laisser s'échapper le moindre quotidien : un simple coucher de soleil, une grille de mots croisés… Il résiste à sa façon, contre la maladie, contre les coups du sort et continue, lentement mais sûrement, à remonter « *des bas-fonds de la mine* ». Au cours de l'entretien, il joue avec les mots, jongle avec les métaphores, développe en permanence une dimension poétique.

Serge – Une chute brutale

47 ans
Un divorce, la maladie, puis un licenciement, la rue..., en quelques mois Serge fait une chute qu'il qualifie lui-même de brutale à la suite d'une séparation difficile avec sa femme et d'une rupture avec ses enfants qui prennent le parti de leur mère.
La fréquentation de la boutique lui permet petit à petit de porter un autre regard sur lui-même, lui redonne un peu de confiance et une envie de continuer.

"Avant j'étais pilote de ligne, maintenant je suis mineur de fond.
J'ai un passé bien rempli mais un passé composé…

J'étais fier de moi, j'avais réussi, construit une famille, j'avais une grande maison, une BMW...
Et puis, j'ai fait une chute brutale, mon ex-femme a fait en sorte de tout faire pour que je croule…
J'ai tout perdu, mes comptes en banque, mon boulot, mon logement, 37 kilos.
Je suis tombé gravement malade, j'ai sombré dans l'alcoolisme…
Je suis tombé de haut, la chute a commencé en 90 et tout est tombé en même temps. J'avais tout, j'ai tout perdu, j'ai même dû payer les dettes laissées par ma femme…

Avec la maladie, un coma de plus de 30 jours qui m'a fait perdre beaucoup de facultés...
Les enfants se sont rangés du côté de leur mère. J'en ai 5… Mais j'aime plus mes enfants, je ne peux plus les aimer… Mais j'adore mes petites filles.

Quand je suis arrivé ici la première fois, on m'a accueilli avec le sourire. C'est très important le sourire.

Quand je suis arrivé ici, j'ai été très bien accueilli, beaucoup m'ont aidé à refaire surface.

Y'a eu un accueil chaleureux, le sourire. Ici, encore maintenant, c'est un peu ma famille.

Je m'étais coupé du monde, je ne voulais plus fréquenter des gens qui tournent mal (l'alcool, la drogue) Je m'étais enfermé dans mon petit monde, je refusais toute aide, je refusais tout dialogue… Pendant un moment, j'ai eu un entourage important, j'avais plein d'amis, mais qui profitaient de moi et puis plus personne. Par contre j'adore parler ici avec les gens.

Ce qui m'a aidé vraiment ?
Le sport, je fais 20 Km à pied chaque jour, l'arrêt de l'alcool m'a fait retrouver la forme,
le sourire d'une blonde,
la musique, toutes sortes de musiques.
J'appelle le soleil (le scrabble, les mots fléchés pour faire travailler les neurones)
et surtout je viens parler ici avec les gens.

Je ne suis pas venu là pour faire des démarches, ça je connais par cœur mais pour retrouver mes neurones, recultiver le haut.
J'ai remonté la pente petit à petit…
Après le coma, j'ai eu une seconde naissance, il m'a fallu tout réapprendre.

J'ai retrouvé un logement, une chambre meublée.
J'ai arrêté l'alcool tout seul sans me faire aider, j'étais un grand alcoolique, il me fallait un litre de Ricard par jour »

Serge a refusé en effet de se faire aider, il est fier de s'en être sorti seul sans l'aide de personne, sauf justement pour rompre sa solitude pesante.
Aujourd'hui il ne travaille plus, il pense d'ailleurs qu'il ne travaillera plus jamais. Il touche une pension d'invalidité.
Il a depuis peu repris contacts avec ses enfants et notamment connu ses petits-enfants. Ses petites filles qu'il voit de temps en temps ont contribué à lui redonner une raison de vivre.
Même si les contacts avec ses enfants sont encore très difficiles, il exprime un besoin essentiel de voir ses petites filles. Elles sont aujourd'hui tout pour lui.

➢ Un vide de prestation

Contrairement à la plupart des dispositifs qui offrent des prestations, fonctionnement sous forme de contrat ou de projet, les Boutiques Solidarité, ont avant tout créé un lieu " vide " (au-delà des services) ouvert, où rien n'est proposé sinon d'installer les conditions d'une écoute et donc d'une parole. La démarche engagée par les accueillis est ainsi totalement libre et dégagée de toute obligation contractuelle. Elle n'est porteuse d'aucun enjeu de la structure sur la personne (orientation ou insertion par exemple) et ne doit déboucher sur rien si ce n'est la réduction de la souffrance.
Le vide apparaît alors comme une condition nécessaire à la mise en œuvre de cette posture. Elle oblige en effet à ne pas trop cadrer le fonctionnement à l'avance pour créer un espace que la personne puisse investir à son rythme.

Le lieu offre alors un espace « *pour renaître* », *« pour se retrouver* » sur le plan aussi bien physique que symbolique, sans risque d'être délogé.

Il conduit au retour de la confiance en soi.
Les Boutiques Solidarité offrent un cadre qui permet aux personnes de retrouver leur dignité. *"En fait ça resocialise"* nous dit-on.
Ces structures ouvertes représentent donc pour les usagers la possibilité d'une restauration de soi, la possibilité de prendre un nouveau départ. Celui-ci passe par la qualité inconditionnelle de l'accueil et la possibilité offerte de participer à une certaine vie sociale en échangeant avec d'autres.
Par ce regard oblique (on n'aborde pas de front les difficultés), décalé, les accueillants des Boutiques Solidarité se donnent les moyens de pouvoir, à terme, agir sur le centre, sur l'essentiel, c'est-à-dire accompagner la personne dans son parcours d'insertion.

Ce vide de prestation, espace de création, fait écho à d'autres vides souvent évoqués dans les récits liés à l'errance. Le vide des journées à combler *« Pourquoi se lever le matin si on n'a rien à faire »*, un vide de relations « *C'est pas dans les centres d'hébergement qu'on peut rencontrer des gens* », un vide apparent de projet ou même parfois de rêve (sauf peut être celui du miracle extérieur qui viendrait tout transformer), voire même un vide du corps qui finit par rester sourd au plaisir comme à la souffrance. Paradoxalement, c'est en offrant un lieu vide que les boutiques peuvent permettre d'agir sur ces vides de l'existence.

➢ Une relation de parole visant à donner confiance

Les Boutiques Solidarité ont permis aux accueillis rencontrés de renouer des relations dans un lieu convivial. Le rétablissement du lien apparaît essentiel pour la plupart d'entre eux : parler *« pour ne plus être seul »*, « *donner et recevoir pour exister* ».

L'établissement d'une relation personnelle est particulièrement souligné dans les récits. D'autant plus que cet espace est perçu comme l'un des rares lieux, voire le seul, qui les accepte et permet de rompre leur isolement. La boutique a permis de trouver quelqu'un à qui avoir pu parler en confiance et qui a aidé à reprendre « courage ».
« *Je suis venu ici, j'ai rencontré du monde* », « *Je venais surtout voir les copains* »
« *Je m'étais coupé du monde, je ne voulais plus fréquenter des gens qui tournent mal (l'alcool, la drogue). Je m'étais enfermé dans mon petit monde, je refusais toute aide, je refusais tout dialogue… Par contre j'adore parler ici avec les gens*».

Autour d'un café, des liens ont pu se nouer, des relations aux autres se construire, en quelque sorte des liens sociaux se réamorcer. Ceci est facilité par le fait qu'il s'agit d'espaces très ouverts, non classants et relativement indéterminés quant à leurs finalités.

« *C'est long une journée à traîner sans rien faire* » la boutique est également un lieu pour passer le temps et se distraire.
L'établissement d'une relation personnelle ouvre ainsi la voie à une prise en charge globale. Elle suppose de la part des accueillants des qualités humaines et une aptitude à l'écoute suffisamment confirmée. La réponse à chaque demande repérée, formulée, ne peut être ponctuelle. Elle doit être inscrite dans une dynamique et dans la durée.

Au cours des passages dans les boutiques, des sympathies se sont nouées avec des accueillants, entre accueillis eux-mêmes, avec des bénévoles.

Ce sont des lieux où les personnes que nous avons rencontrées ont pu tisser des liens d'amitié même s'ils se limitent souvent à deux ou trois personnes.
« *Je me suis lié d'amitié avec des bénévoles. Maintenant, on se revoit en dehors de la boutique* ».

« *Mes amis en fait sont tous ici aujourd'hui* »
« *La boutique, c'est un peu comme ma famille. Jeff l'accueillant du week-end maintenant c'est un copain, il m'aide beaucoup, il m'aide sans le savoir* ».

La confiance naît du partage d'un instant dans un même espace. L'accueillant est d'abord saisi en tant que personne et non en tant que professionnel.

La reconstitution d'un réseau relationnel est d'autant plus importante que pour beaucoup, la solidarité familiale a ses limites. Les relations sont souvent conflictuelles avec les parents, les beaux-parents. Si le soutien familial a été souvent précieux un temps (en matière d'hébergement par exemple) ces solutions n'ont été que transitoires.

➢ Des rencontres décisives

Toutes les personnes interviewées ont fait des rencontres décisives pour *« repartir de zéro» , « retrouver un logement », « retrouver mes neurones », « refaire une nouvelle vie ailleurs ».*
« Avoir quelqu'un pour remettre le pied à l'étrier ».
Ces rencontres sont essentielles pour venir compenser certains traumatismes de l'enfance, de l'existence et redonner confiance en soi.

La personnalité des accueillants s'avère ici très importante. Serge se dit en admiration devant le personnage de la présidente de la boutique qu'il va même jusqu'à considérer comme un « *Dieu* ».
Les liens établis entre accueillis et accueillants aident, par leur légèreté d'approche, leur permissivité, leur absence de jugement, à faire surgir un potentiel de forces en jachère. Sans méfiance à l'égard de tout embrigadement, ou de tout ce qui porter atteinte au quant à soi.

Ces rencontres importantes débordent également le cadre des professionnels. Un soutien efficace a pu être trouvé auprès d'autres usagers.

Michel évoque lui le cas d'un éducateur qui a constitué un véritable « déclic » dans sa trajectoire. Une prise de conscience, une expérience presque catharsis, qui lui a permis d'éclairer d'un jour nouveau les morceaux jusque-là épars de sa vie antérieure.

Michel – Ou comment cultiver son jardin

53 ans
Michel s'est aujourd'hui construit sa petite vie tranquille. Entouré de ses amis, il cultive sereinement son jardin. C'est un grand sentimental, attachant, qui tombe nous dit-on amoureux de toutes les femmes qu'il croise. Le RMI qu'il touche lui suffit Il fait, par ailleurs, un usage réfléchi des différentes structures qui peuvent l'aider. Il suffit de pas être trop difficile. *Depuis son licenciement, il effectue quelques missions par-ci par-là, mais qui n'annoncent pas une reprise.*

« Je suis arrivé là la première fois pour une histoire de divorce comme beaucoup, un divorce qui s'est mal passé…

Avant j'habitais Bordeaux, mes enfants et ma femme sont partis sur Paris. Au boulot ils proposaient un chantier sur Beauvais alors je suis venu.
Je me suis retrouvé chez mes parents qui habitaient ici…

J'ai perdu mon emploi il y a 4 ans, j'ai eu un an d'ASSEDIC.
Maintenant, je n'arrive pas à retrouver du boulot ou seulement quelques petites missions d'intérim. Mais l'intérim, à tous les coups c'est Paris, et là s'ils ne payent pas le déplacement c'est pas valable...
Pendant un moment quand je travaillais encore on avait acheté une caravane, on tournait à trois, on faisait des heures supplémentaires, là ça valait le coup…

Avec mes parents y'a eu une histoire…
J'ai eu un accident de voiture, après 3 mois d'hôpital quand je suis sorti mes parents étaient partis en maison de retraite…
et je me suis retrouvé à la rue, avec une jambe dans le plâtre, c'est pas facile.

Alors, je suis allé en foyer, mais tous les matins à 8 heures, le foyer ferme. Ensuite, je suis allé trois mois en appart à plusieurs.

Des apparts pour que tu recommences à faire ta vie, c'est pour te réhabituer à te préparer à manger et tout. Alors comme ça j'ai alterné entre le foyer, la rue, à droite à gauche…

Un jour je suis tombé sur un éducateur bien, super gentil.
Il m'a donné un grand coup de pied dans le cul et m'a dit mon vieux faut bosser, faut se remuer.
Il m'a remis le pied à l'étrier, une bonne engueulade et je suis reparti comme ça, faut dire que j'étais parti à picoler aussi
je suis reparti à zéro. Je suis allé voir les deux personnes avec qui je vivais dehors à l'époque et je leur ai dit, je repars à zéro…

ça s'est bien passé.
De temps en temps je fais des petits travaux pour Emmaüs ou des ventes de vêtements.
...
Après j'ai trouvé une piaule, un organisme m'a aiguillé
puis ça a ouvert ici...
L'an dernier avec Emmaüs on a repris un jardin.
On a une parcelle pour nous et derrière on cultive pour la communauté. On est bien là-bas, on est tranquille.
Ici, il y a tout ce qu'il faut.
Mes amis, ils sont là, mon meilleur ami est avec moi au jardin, les 2 autres ils sont à Emmaüs.

Ce qui m'a aidé c'est l'éducateur et puis c'est ici, maintenant je continue à passer pour déposer les légumes...

Mes enfants, maintenant, je les revois, je suis même grand père. Mes filles viennent me voir ici de temps en temps.

L'avenir ?...
Je suis bien content de pas être à la rue (j'y suis resté 8 mois) »

➢ Une réponse à une souffrance moins matérielle qu'existentielle

Les Boutiques Solidarité ont permis de répondre à une souffrance exprimée beaucoup moins matérielle qu'existentielle : la perte du sens de la vie, l'inutilité sociale, la solitude et l'isolement. Le sentiment d'un vide intérieur apparaît comme une véritable souffrance. Le sentiment d'inutilité n'est pas un leurre, il est douloureusement ressenti.

« Je ne suis pas venu là pour faire des démarches, ça je connais par cœur... J'ai remonté la pente petit à petit...
Le matériel n'est pas un problème. Je me fais aider (restau du cœur...) J'ai besoin d'aide pour le reste, je viens ici rencontrer des gens »

« Matériellement on vit, c'est pas un problème. Le problème matériel, si on a un endroit pour dormir pour la nuit et de quoi manger, c'est pas le problème n°1... le système est en fait assez confortable. Ce n'est pas fatigant du point de vue intellectuel »

L'exemple de Sylvie est à ce titre intéressant. Elle souligne notamment les contraintes financières qui pèsent lourdement lorsqu'il faut payer le loyer et les charges d'un logement.

Sylvie – quitter la ville pour tourner la page

27 ans

Sylvie a aujourd'hui 2 enfants et vit en couple dans son appartement. Si maintenant elle semble totalement stabilisée, elle a connu des années plus mouvementées faites de petits boulots, de stages divers sans lendemain et de toits aléatoires. Vivre avec le père de ses enfants n'était plus possible. « Il a pris goût à la rue, ce mode de vie ne lui fait pas peur ». *Comme beaucoup d'autres, il ne supporte pas le souci des charges qui sont trop lourdes. Il s'est en quelque sorte installé dans l'instabilité.*

« A 18 ans, je suis partie de chez mon père
au début j'avais un stage ça allait à peu près, puis à la fin je me suis retrouvée à galérer à droite à gauche et puis à la rue, SDF…
Je m'entendais pas avec ma belle mère et avec mon père non plus, il nous a toujours tapé dessus, il avait ses préférences.

Entre les deux, je me suis mise en ménage mais ça n'a pas marché…
J'ai connu la boutique à 22 ans. J'étais à moitié chez ma mère, à moitié dehors faut dire qu'elle me supportait pas, c'est pas elle qui m'a élevée, et elle m'a foutu dehors…

Après j'ai fait un foyer, un appart à plusieurs. J'ai eu du boulot alors j'ai pris une chambre. Puis plus de travail alors plus de logement, j'étais à nouveau SDF. Quand j'avais du boulot, je trouvais un logement, c'est toujours plus facile d'être hébergé par quelqu'un quand t'as du boulot, comme ça tu peux donner un peu d'argent, on s'arrangeait comme ça, mais ça dure qu'un moment, quand la personne est célibataire ça va mais avec des enfants c'est plus possible.

J'ai travaillé dans la restauration, au super U, sur les marchés… des petits boulots.

....C'est dur de se retrouver dans un logement après avoir été SDF , faut se réhabituer.

Quand on est SDF, on ne sait pas ce que c'est que d'avoir des factures, des loyers, certains pensent que c'est mieux parce que quand t'as de l'argent c'est tout pour toi.
J'ai des jumeaux de 4 ans, leur père vient à la boutique, on a galéré ensemble à droite à gauche, on a trouvé un logement le temps de la grossesse. On est resté ensemble pendant un an après la naissance des enfants... mais lui il a pris goût à la rue, il est pas stable ça pouvait pas aller…

J'étais pas du tout préparé à avoir des jumeaux, j'avais pas prévu mon coup.

Aujourd'hui je vis avec quelqu'un depuis deux ans. Je devrais retravailler bientôt dans un café où j'ai déjà travaillé.

J'aimerais refaire une vie ailleurs, quitter Beauvais.
J'ai trop fait le tour. Ici je connais que des SDF.
Je voudrais oublier cette période, partir d'ici.

L'avenir ?
J'ai peur pour moi et mes enfants.
Je sais pas si je toucherais une retraite un jour.
J'ai l'impression que tout va être robotisé.
J'ai peur pour mes enfants, c'est déjà dur pour nous le travail alors comment ça sera pour eux ? »

Les ruptures et les décrochages reviennent comme un leitmotiv dans le récit de sa vie. Avant tout les ruptures avec son père et sa belle mère, la rupture avec sa mère qui la met à la porte de chez elle, la rupture résidentielle dans le « droite/gauche » et celle avec le monde du travail à périodes régulières.

Maintenant, elle revendique une nouvelle rupture, mais qu'elle pose comme un acte volontaire, l'occasion d'un nouveau départ. Elle veut quitter Beauvais pour rompre définitivement avec son passé de « SDF ». Cette mise à distance du passé devrait l'aider à construire l'avenir qu'elle envisage encore avec crainte.

Contrairement à la perte du sens de l'existence même, la faiblesse des ressources matérielles semble pouvoir faire l'objet d'une certaine accommodation.
Avec un minimum de savoir faire, de connaissance, il semble toujours possible de "*survivre*" partout et d'avoir accès au matériel (se nourrir, se vêtir, dormir) si tant est que l'on accepte les conditions offertes. Il en va autrement du retour de l'estime de soi, du retour du sens et du désir de vivre. D'après les accueillants, plus de 80 % des personnes accueillies dans les Boutiques Solidarité ont des problèmes de santé mentale allant du simple trouble nécessitant un faible soutien psychologique aux pathologies mentales graves.
Les anciens accueillis nous parlent d'attente, de vie au ralenti, de périodes très fortes de découragement *« Il y a des moments où on se laisse couler »*,
« pourquoi se lever le matin si c'est pour ne rien faire et tourner en rond toute la journée »,
« J'ai beaucoup baissé les bras... J'ai souvent pété un câble ».

Ce point de vue nous amène à déplacer le regard si souvent posé sur la vie d'errance. On a généralement tendance à penser que c'est la précarité et l'exclusion qui génère une souffrance psychique. Or, les récits entendus illustrent le contraire : l'exclusion et la précarité ne font que rendre plus difficilement supportable la souffrance psychique.

Même si cette nuance paraît insignifiante, elle est de taille. Elle signifie que les troubles psychiques ne naissent pas de l'exclusion (ou d'une situation d'errance), ils lui préexistent souvent, voire la dépassent.[4]

Cette quête de sens manifestée par les accueillis ne relativise toutefois pas l'importance liée à l'obtention de ressources et à l'offre de services. Si les personnes ne l'évoquent pas comme un problème majeur, c'est qu'elles parviennent tant bien que mal à trouver des réponses (accès aux restaurants sociaux ou caritatifs, vestiaires, douches...). Par ailleurs, pour les personnes rencontrées, l'après coup d'une situation aujourd'hui relativement stabilisée contribue à relativiser les difficultés subies sur l'instant. La vision que l'on a des choses se transforme en effet sans cesse en fonction de l'expérience vécue. Mais, ces services seuls ne répondent pas à la souffrance psychique et l'apport des Boutiques Solidarité apparaît à cet égard primordial. C'est ainsi que les accueillants de Chartres ont décidé d'abandonner l'offre de services pour se consacrer à l'essentiel : recréer du lien.

La nécessité de prise en charge des troubles psychiatriques reste un défi pour les Boutiques Solidarité et leurs partenaires. Il est clair que ce besoin apparaît insuffisamment couvert. D'autant plus que les accueillants sont souvent démunis face aux situations de crise et notamment aux crises de violence. Ils se posent des questions liées à la fois à l'appréhension de leurs propres limites et à leurs capacités d'établir un diagnostic. Comment prendre le recul nécessaire d'une part à leur propre sauvegarde, d'autre part à l'efficacité de leur intervention ? Une collaboration plus étroite avec les services psychiatriques des hôpitaux et un soutien médical technique permettraient certainement aux accueillants de mieux faire face aux situations rencontrées.

Gérard souligne fortement au cours de l'entretien comment les problèmes matériels lui sont apparus secondaires.

---

4 P.A. Vidal Naquet, S. Tiévant *Des moments pour être soi.* Direction de l'Action Sociale. 1997

Gérard – La rue un système confortable

Ancien officier, Gérard démissionne de l'armée après une rupture avec sa femme. De son expérience militaire, il garde sa ligne de conduite : choisir ses priorités, ses objectifs et s'y tenir. Gérard n'a jamais eu peur de la rue. Il en connaît tous les rouages. C'est parce qu'il a pris conscience qu'il a touché le fond qu'il trouve un jour un élan pour rebondir. Il conjugue les extrêmes et ne fait pas les choses à moitié.
Le jour où il se fixe son premier objectif : retrouver un emploi dans la micro informatique, sa passion, il met tout en œuvre pour y parvenir et élime un à un tous les obstacles qui se présentent sur sa route. Il va même jusqu'à rembourser ses arriérés d'impayés d'impôts alors qu'il est encore à la rue et ne touche que le RMI.
Pendant une quinzaine d'années, Gérard a été un marginal bien intégré. Pendant ce temps, il s'est retrouvé seul, seul parmi les autres sans jamais pouvoir rencontrer personne. Il est toujours parvenu à apparaître digne tout en étant à la rue.

« Maintenant mon histoire, ça me paraît très vieux.
Je me suis retrouvé à la rue sans rien en 2 mois et demi. Finalement c'est assez confortable comme statut. De janvier à mars, je me posais pas de question…
Je suis venu sur Paris il y a quinze ans. Au début je touchais les ASSEDIC et après 3 mois de chômage tous mes papiers ont disparu…
Matériellement on vit, c'est pas un problème, le problème matériel si on a un endroit pour dormir et de quoi manger c'est pas le problème n°1…
Un beau jour je me suis dit ça suffit. Une assistante sociale du Samu social m'a parlé de la Boutique solidarité.
Et j'y suis venu pour la cellule emploi, pour refaire un CV. Pendant plus d'un an j'ai tenu bon je voulais absolument retravailler dans la micro informatique malgré mes 53 ans.
A force tout s'est débloqué en 24 H l'été dernier avec une boîte d'intérim, l'avantage c'est que les gens pouvaient nous appeler ici à la boutique.
Ce jour-là j'ai eu besoin d'un logement et j'ai trouvé une place stable de 15 jours dans un centre, puis un hôtel meublé et enfin un petit studio que mon emploi m'a permis de payer. Après cette mission d'intérim, tout c'est enchaîné. Des boîtes que j'avais rencontrées un an avant ont rappelé et m'ont embauché
Maintenant, je reprends une boîte d'informatique qui existe depuis 12 ans avec un ami. Quand on remonte, ça monte vite à condition de labourer avant.

La boutique ça resocialise, maintenant c'est des amis, j'ai fait la connaissance de bénévoles que je revois en dehors. Quand ils ont des problèmes informatiques, ils m'appellent.
Même quand j'étais à la rue j'ai toujours continué à me tenir au courant, à lire les revues spécialisées en informatique, à me procurer des entrées dans les salons professionnels. Tous les dimanches je venais à Beaubourg. La micro c'est aussi ma passion.
Je faisais le malheur des vestiaires, j'ai toujours tenu à être veston cravate. C'est un reste de mon éducation militaire, quelles que soient les circonstances faut rester nickel.

J'ai un fils dans la marine de 31 ans que j'ai vu un peu et une fille de 28 ans infirmière. On n'a plus de contact depuis mon divorce. Mais c'est pas quand on est en difficulté qu'on peut reprendre contact. Pour eux j'ai jamais eu de problème, les enfants n'ont jamais rien su.
Ce que je retiens de mon expérience, c'est que le système est assez confortable. On finit par s'y installer. Le problème c'est que c'est facile. C'est pas fatigant du point de vue intellectuel. On n'a pas à penser à l'avenir, à part téléphoner tous les trois jours pour avoir un foyer, mais ça c'est pas gênant. De temps en temps j'avais un séjour de 15 jours.
Mais le jour où j'ai eu un boulot, j'ai eu vraiment besoin d'un logement pour reprendre mon autonomie.
Faut pas se faire d'illusion, pour s'en sortir il faut se battre et cerner un objectif.
Ce qui aide c'est le déclic. Un matin je me suis réveillé en me disant où tu vas ? A partir de là, c'est facile si on a un objectif à là fois mais pas 2. Pour moi, le 1er objectif c'était l'emploi et à partir de là je suis très têtu.
Y'a aussi la fierté, l'idée qu'il ne faut pas déprimer devant les autres.
On n'est pas des exceptions, c'est seulement plus ou moins long selon la volonté et selon ce que les gens cherchent.
A la Boutique j'ai pu rencontrer des gens, discuter. Dans les centres d'accueil, on ne rentre pas en contact avec les gens, c'est hors de question, les relations sont très rares.

L'évocation des anciennes difficultés matérielles provoque par contre, avec le recul, un sentiment de révolte, d'indignation et de colère, notamment en ce qui concerne l'obtention d'un logement :
"Il m'a fallu des années pour obtenir mon logement, alors que j'étais prioritaire »,
« J'ai dû passer ma grossesse à la rue... »,
« Pendant ma grossesse, j'étais à l'hôtel, j'allais tous les jours aux HLM pour avoir un logement. Ils ont du mal à les lâcher... »

Ce sentiment de révolte a été exprimé plus fortement au cours de nos entretiens par les femmes qui semblent supporter plus difficilement les conditions matérielles liées à une vie d'errance.

Les Boutiques Solidarité ne peuvent efficacement accompagner ces recherches d'emploi et de logement que si elles s'inscrivent dans un travail en réseau. Les accueillants doivent pouvoir disposer d'un capital de relation et de connaissances mobilisables pour soutenir l'individu dans son parcours d'insertion. Que faire en effet faute d'alternative et de solution institutionnelle face à certaines situations d'urgence ? Par exemple, on note une difficulté importante pour loger des jeunes femmes majeures, enceintes, sans hébergement. Les urgences des hôpitaux sont souvent utilisées faute de mieux.

Pour toutes les raisons soulignées, les personnes rencontrées ont trouvé au sein des boutiques une ressource. Il va de soi que les relations d'entraide et d'amitié évoquées vont souvent de pair avec des relations d'évitement voire d'hostilité.

A partir du moment où la Boutique Solidarité n'est plus un lieu de passage, mais un lieu de vie permanent avec des accueillis fidélisés, n'y a-t-il pas le risque de la voir se transformer en mini « ghetto », de décourager les éventuelles dynamiques d'insertion, et de placer les individus, comme le souligne R.Castel à propos du RMI « en situation d'apesanteur »[5] ?

Rachid puis Odile posent la question de l'effet pervers du principe.

Tout au long de l'entretien, Rachid a la volonté de se démarquer à tout prix de « *ces gens là* », « *ceux qui abusent* », les autres. Il nous dit qu'il connaît des personnes qui ont tout : un logement, une douche, des revenus... mais qui continuent à venir profiter de l'ensemble des services. Il en connaît d'autres qui s'accommodent fort bien de leur situation et ne font rien pour en changer. Ils s'y abandonnent même sans retenue comme si leur situation était plus qu'une fatalité, une seconde nature au sens strict du terme. Comment se différencier alors de ces gens qui se laissent aller, qui n'ont plus le respect d'eux-mêmes ? Rachid se préserve à tout prix de cette proximité sociale pour ne pas être atteint par la charge négative des situations qui ont conduit les accueillis à faire appel aux boutiques. Il rejette la proximité d'un modèle socialement dévalorisant. En dehors de ses quelques amis qu'il vient rencontrer à la boutique, il met à distance tous ceux qui l'entourent, peu importe d'ailleurs que ces derniers le considèrent comme un pair. Il puise dans cette différenciation et dans l'affirmation de sa singularité sa force de conviction, celle de pouvoir s'en sortir un jour.

5 Les métamorphoses de la question sociale. Fayard 1995.

RACHID - Une volonté de se démarquer

Rachid, 30 ans, est arrivé clandestinement en France. et n'a pas de papiers. Il n'a pas de travail et exerce très occasionnellement son activité de musicien. Il vit depuis totalement coupé de sa famille tant au Maroc qu'en France. Tout au long de l'entretien, Rachid insiste sur l'effet pervers des Boutiques Solidarité qui ne font, d'après lui, qu'entretenir les personnes dans une situation de dépendance. On a du mal à comprendre chaque fois s'il parle des autres ou en définitive de lui-même.

Je suis venu en France fin 96, comme clandestin. Je viens du Maroc.
Je suis arrivé ici par coïncidence, non en fait grâce à quelqu'un comme ça rencontré dans un square qui m'en a parlé...
La première fois, je suis venu à la boutique pour les services, pour prendre un petit-déjeuner et j'ai commencé à mieux connaître l'endroit...

On vient pas ici par plaisir ou pour passer le temps.
Mais, maintenant on a pris l'habitude c'est ça le problème...

Ici y'a des inconvénients, faut faire attention
pour les gens ça devient un empêchement, un grave problème, ça empêche les gens d'aller ailleurs, d'aller chercher du travail, tout quoi.
Tout leur est facilité.
En fait, ça dépend de la mentalité des gens...
Faut faire attention, dire aux gens qu'ici ce n'est pas un lieu de perte de temps, ça doit être juste une étape temporaire pour passer à d'autres choses, mais la plupart prennent ça pour un lieu stable et ça c'est très dangereux, ça devient un poison pour tout le monde...
Les gens deviennent paresseux.

Avant je profitais de tous les services, maintenant j'ai arrêté la douche depuis que j'ai un logement.
J'ai pas de papiers, pas d'aide médicale gratuite.
Ici, il y a des gens qui ont tout : une pension, une maison, mais ils viennent quand même profiter des services et ça c'est pas bon. Un sans-papiers, il a plus de besoins parce qu'il ne peut pas travailler.

Moi je suis musicien heureusement j'ai toujours gagné ma vie comme ça mais c'est pas des ressources sûres on peut rester longtemps sans avoir de travail
J'ai la moitié de la famille ici, l'autre moitié au Maroc. Mais la famille je ne la vois pas. Au Maroc j'ai voulu couper avec cette vie-là, en France au moment où j'ai eu besoin d'eux y'avait personne, alors je les vois pas.

Maintenant je ne viens plus ici pour les services mais pour rencontrer des gens, prendre un café, participer aux activités. Je reviens pour les copains…

Mais faut faire attention, faut dire aux gens qu'ici ce n'est pas un lieu de perte de temps, ça doit être juste une étape temporaire pour passer à d'autres choses
Ici c'est une étape, mais il y a une autre vie à faire.
La vie normale, la vie quotidienne comme tout le monde…
Mon autre vie commence, on est pas sûr, on est jamais sûr. Faut penser à l'avenir, faut pas compter que sur Dieu. Pour moi tout est possible si on veut.

En fait, j'aimerais que la BS ferme ses portes
Ce jour-là, ça voudra dire que tout le monde ira bien.
y'aura plus de besoin.
La BS n'aura plus de nécessité »

Sans-papiers, Rachid est certainement un des oubliés de l'ensemble des dispositifs. Ce statut ne lui ouvre aucun droit social (pas d'allocation, pas d'accès au logement même temporaire, pas de droit au travail). Sans droit en quelque sorte parce qu'il n'appartient jamais à la bonne catégorie. Sans titre de séjour ni moyen de subsistance, il vit dans une situation de grande précarité.
L'issue de la procédure de régularisation qu'il a engagée sera longue, très longue et sa situation actuelle s'avère durable.
En l'absence de solidarité familiale, Rachid n'a d'autres issues que de recourir à l'aide des associations caritatives. C'est à la boutique solidarité qu'il trouve le plus grand soutien. Et c'est bien parce qu'il ne peut pas s'en passer qu'il développe à son égard des sentiments bien ambivalents

Odile S'en sortir seule envers et contre tout

43 ans

Odile ne semble pas au plus haut de sa forme, mais elle se bat. Elle porte en elle les blessures successives de l'enfance et de la vie. Elle souligne ne jamais avoir fréquenté les boutiques par besoin, uniquement par curiosité. Elle se sent différente des personnes qui y viennent et qui abusent selon elle des services. Elle, elle peut se débrouiller seule. Elle en fait son point d'honneur. Elle possède aujourd'hui un petit chat, un de ses plus fidèles compagnons.

« J'ai perdu mon emploi l'an dernier. On m'a poussé à la démission, un collègue qui ne m'aimait pas. Du coup je n'ai pas eu les ASSEDIC…
Depuis un an, je cherche. Je viens de trouver un petit remplacement 4 heures par jour.
Je touche l'Allocation pour adulte handicapé, 3500 f par mois, une fois que j'ai tout payé, il ne reste pas grand-chose.

Je suis venue à la boutique par hasard, il y a 4 ans. Je fréquentais une fille qui m'y a emmené.
A la boutique, on a passé un noël ensemble…
J'ai trouvé qu'ils faisaient un travail extraordinaire, ils travaillent à l'amélioration de la personne…
Enfin bien et pas bien à la fois : on donne aux gens un bon coup de main au départ, mais après il faudrait faire un tri, ils s'installent, ils restent. Souvent, c'est peine perdue, ils ne cherchent rien ceux qui viennent. Les personnes s'en foutent dès qu'elles ont ce qu'il faut. Ca leur suffit. Ils restent là et se laissent aller…
J'avais un travail à l'époque dans la restauration et j'habitais à l'hôtel.
Je venais à la Boutique de temps en temps, pas par besoin mais par curiosité.
Je me suis toujours débrouillée seule ;
J'ai pas de famille pas de frère et sœur du moins je considère que j'en ai plus.
Je suis de la DDASS et j'ai été élevée en famille d'accueil.
J'ai perdu mes parents nourriciers à 17 ans, j'ai eu un retard d'enfance à cause de la tuberculose, j'ai marché à 7 ans. J'avais un père qui a abusé, dans tous les sens. Mon père nourricier a été une catastrophe.
C'est pour ça que j'ai un caractère très difficile…

Je me suis jamais mariée.
Un jour ma propre mère (biologique) que je ne connaissais pas est venue me chercher, elle s'est installée chez moi. C'était en 85. Au bout de 6 mois, elle m'a viré et m'a bouffé tout mon fric.
C'est à cause d'elle si j'en suis là, sinon je serais restée à Soissons. J'ai peur le jour où elle décèdera de devoir payer toutes ses dettes.

Mais je m'en sors bien sans aide, j'ai une assistante sociale, mon médecin traitant très important.
Je cherche par tous les moyens à m'en sortir.
Je voudrais trouver un travail à plein temps. Je ne veux pas être à l'insu des uns et des autres. Je préfère me priver.
Je suis suivie par alcoolique anonyme, tous les jeudis, ça aide beaucoup d'entendre les autres raconter, mais moi je ne dis rien.

Ma vie ça ferait un super bouquin entre la DDASS et maintenant. »

Pour Odile, la limite inférieure à éviter à tout prix reste celle symbolisée par la pratique de la mendicité voire par le recours aux bons alimentaires ou aux aides des associations caritatives.
Elle préfère se priver plutôt que d'accepter. Sa pension d'invalidité la met un peu à l'abri du besoin.
Sa modestie s'accompagne d'un sentiment de fierté, celui de ne jamais rien demander et n'être ainsi l'obligée de personne, ne rien devoir à d'autres et ne jamais avoir elle-même failli à ses obligations.
C'est un choix de vie, une certaine manière d'être à soi et aux autres.

Elle s'offusque quand elle sent qu'on la considère comme différente sous prétexte qu'elle est une enfant de la DDASS. Elle a toujours senti peser sur elle un regard, soit plein de compassion, soit porteur de suspicion. Elle n'en supporte ni l'un, ni l'autre.
Elle revendique le droit à la « normalité », être considérée comme tout le monde. « On ne nous considère pas comme un être normal » nous dit-elle

4 - L'essentiel est à faire seul

Les Boutiques Solidarité apparaissent comme un élément clef déterminant dans la remobilisation des personnes, mais elles ne constituent en fait qu'un coup de pouce.
L'écoute désintéressée et le regard neutre que portent les accueillants sur l'individu n'instaurent en fait qu'un lien social élémentaire (ne plus être isolé) mais ne suffisent pas seuls à dépasser la ressource procurée sur l'instant.

La réduction du mal être se fait par un point d'accroche. La volonté ferme de s'en sortir apparaît, pour toutes les personnes rencontrées, comme la condition essentielle, c'est en soi que chacun a trouvé les capacités nécessaires :

" Le fait d'être ici ça m'a donné le logement, le travail, le coup de main, ça n'aide pas beaucoup, mais ça aide quand même.
Pour s'en sortir, faut quelqu'un pour mettre le pied à l'étrier "

« Le déclic » qui a permis d'enclencher un nouveau départ est encouragé par les Boutiques Solidarité mais prend aussi racine ailleurs.

On retrouve avant tout le fait de **renouer avec la famille et notamment avec les enfants.** Ce point apparaît essentiel.
Même si pour faibles qu'elles soient, tous développaient encore des relations sociales, le contact avec la famille et les enfants étaient lui fréquemment rompus ou très épisodique. A la suite de leur divorce, plusieurs personnes évoquent la difficulté de ne plus avoir pu voir leurs enfants, d'une part, parce que leur ex-femme s'y opposait fermement, d'autre part, en raison de la distance géographique entre eux.

Le moment où chacun a pu rétablir le contact avec ses enfants apparaît déterminant. Un accueillant a d'ailleurs souligné à ce propos « *Tous ceux qui ont remonté la pente, c'est parce qu'ils ont pu reprendre contact avec les enfants* ».

La possibilité de recréer ces liens pourrait être un des rôles des boutiques qui mériterait d'être davantage exploré (bien que certaines le fassent déjà).

Une forte volonté de vouloir refaire sa vie suite à **un effet « miroir » qui renvoie une image négative de soi même** :

C'est en confrontant regard sur soi et regard des autres, en prenant conscience de leur marginalité que plusieurs ont un jour décidé de changer de vie pour retrouver ce qu'ils avaient le sentiment d'avoir perdu : leur dignité. Ce déclic concerne essentiellement des personnes qui ont été fortement touchées par l'alcoolisme, mais pas seulement. La vision de l'autre joue comme un miroir réfléchissant dans lequel chacun se mire.

Véronique souligne qu '» *à force de voir les gens dans la merde et qui veulent pas s'en sortir, un jour j'ai dit faut que je m'en sorte.*
D'abord, il me faut un toit sur la tête »

Véronique – Pour voler de ses propres ailes

33 ans

Véronique a connu la rue de nombreuse années. A 16 ans, elle fugue de chez ses parents pour être autonome, indépendante, prouver qu'elle est capable de s'en sortir seule. Elle connaît alors différents foyers, différentes galères. Ses mises en ménages successives s'avèrent toutes être des échecs. Elle a aujourd'hui un emploi et un logement et attends toujours de pouvoir « voler de ses propres ailes ».

« Je suis à Beauvais depuis 6 ans où je suis venue pour garder des enfants.
Du jour au lendemain, ils ont plus voulu de moi et je me suis retrouvée dehors.
Je suis allée à l'ETAP qui m'a proposé un appartement. C'est l'ETAP qui m'a fait connaître la Boutique pour prendre des douches, utiliser les machines…
Pour avoir un lieu où passer ma gueulante…

J'ai des contacts avec mes parents qui habitent Metz.

Depuis 4 ans que je suis à Beauvais j'ai alterné entre les foyers, le droite/gauche…
J'ai eu beaucoup de mal à avoir un appart, pourtant j'étais prioritaire, j'ai beaucoup baissé les bras. Puis je me suis battue, je suis allée à l'OPAC, au conseil général où quelqu'un a appuyé ma demande.

J'ai deux enfants un fils de 16 ans et une fille de 13 ans, mais qui ne sont pas à ma charge…
Ma fille a été placée en famille d'accueil malgré moi, mais j'étais à la rue je ne pouvais pas la garder, depuis 10 ans j'ai plus de nouvelle d'elle. Mon fils, je l'ai moi-même placé chez mes parents, je le vois de temps en temps.

C'est moi qui ai voulu vivre comme ça.
j'étais la brebis galeuse de la famille comme disait ma mère

j'ai voulu vivre ma vie, faut voler de ses propres ailes
j'ai fugué à 16 ans et je suis jamais revenue chez mes parents.
J'ai rencontré un éducateur qui s'occupait des jeunes à la rue, je suis allée dans un foyer…

Ce qui m'a soutenue :
à force de voir les gens dans la merde et qui veulent pas s'en sortir, un jour j'ai dit faut que je m'en sorte
d'abord il me faut un toit sur la tête…

J'étais en ménage, mais on m'a foutu dehors (mon conjoint) alors j'ai galéré encore un an…
J'ai un logement depuis 2 ans, le boulot est venu juste après. Je suis rentrée chez Emmaüs à la friperie en CES, maintenant je suis en CEC.

Là, je suis en instance de divorce. Je me suis mariée l'an dernier au mois de juin. Ça a été un an de gâché. Depuis juillet, je me retrouve seule. La vie est trop chère, j'y arrive pas. C'est moi qui doit tout assurer, toutes les factures…
Maintenant je suis stabilisée,… si on veut.
Il y a beaucoup de fragilité en dessous.
Il y a le divorce derrière qui est très dur.
Maintenant, je me retrouve endettée à cause de ses chèques sans provision.
Il y a 15 jours, j'ai pété un câble
une dépression, j'ai vu mon médecin.

Mais maintenant je broie moins du noir.
J'ai une occupation, un salaire à la fin du mois, c'est important parce que j'ai longtemps fait du bénévolat à Emmaüs pour rien…

J'aimerais passer mon permis, je suis en train, et avoir une voiture. Après, je compte voler de mes propres ailes, créer mon entreprise faire les marchés, le permis il me le faut absolument.

Au bout du tunnel qu'elle vient de parcourir, on croit deviner à portée de main un ailleurs, la présence d'on ne sait quel monde meilleur. Certainement celui où elle et ses enfants seront à nouveau réunis, celui où le matériel ne sera plus un poids, celui surtout où elle aura la force de retrouver sa fille. Pendant longtemps, Véronique a erré de stages en formations avec parfois des petits boulots. Elle a souvent désespéré et abandonné cet éprouvant parcours du candidat à l'insertion.
Mais, dans des sursauts d'énergie elle s'est battue, a poussé ses cris et ses appels au secours. Elle est impulsive. Elle trouve à la boutique un exutoire où elle vient « *vider son sac* », « *pousser sa gueulante* », exprimer ainsi son trop plein d'énergie.
Elle a fini par être entendue et à trouver un vrai travail qui n'est pas une solution provisoire, enfin elle l'espère après son contrat CEC.

Depuis son adolescence, Véronique recherche son autonomie, pouvoir se débrouiller par elle-même et avoir une liberté de choix. C'est ainsi qu'il a été important pour elle de quitter très tôt ses parents, d'être indépendante. Mais parvient-elle réellement à atteindre cette liberté qu'elle chérit tant ? A-t-elle réellement choisi ce mode de vie ? Il paraît vain de tenter de faire la part des choses entre contraintes imposées et choix personnels.

Depuis, elle a toujours cru à une nouvelle vie. Alors, elle reprend un logement, se remet en ménage, une séparation, un mariage, un divorce… Elle se retrouve coincée chaque fois.

Difficile de se repérer dans la vie de Véronique tant il est compliqué d'en saisir la continuité.

Les plus jeunes ont évoqué le **profond désir de fonder une famille**, c'est-à-dire d'avoir des enfants. La venue de l'enfant apparaît comme une possibilité d'exister et reste une source de bonheur certaine.
Outre l'occasion d'obtenir des ressources vitales et la reconnaissance sociale immédiate (qu'offre la maternité), la venue de l'enfant oblige à grandir, à prendre ses propres responsabilités et à se projeter dans l'avenir.

L'arrivée d'un enfant permet souvent d'obtenir de la part des services sociaux une plus grande sollicitude. Le logement est plus facilement attribué « *On l'aurait jamais eu l'appart si y'avait pas eu la petite* ».

Par ailleurs, l'enfant oblige à se mobiliser « *Quand j'ai eu les jumeaux, il a fallu que je réagisse, qu'on trouve une maison… Pendant la grossesse, je me rendais pas bien compte, j'étais pas inquiète* ».

Enfin, la présence de l'enfant offre la possibilité de se réaliser en offrant son amour à l'autre, c'est une ressource importante pour vivre.

L'enfant vient combler un désir de donner et de donner plus que ce que l'on a soi même reçu dans l'enfance. Donner tout ce que l'on porte en soi.

A l'instar de tous les parents, les pères et mères de jeunes enfants que nous avons rencontrés veulent leur offrir « le meilleur ». *« Je ne veux pas que ma fille grandisse en cité* » nous dit Elodie qui aimerait s'acheter une petite ferme.

Elodie D Sa plus belle victoire : le sourire de sa fille

22 ans

Aujourd'hui, Elodie est assez sereine. Après une enfance tranquille en famille d'accueil, elle se retrouve subitement projetée à 19 ans par la DDASS en foyer de réinsertion. Elle ne parvient pas à trouver sa place dans le foyer qui accueille des jeunes dans des situations particulièrement difficiles. Cette expérience qui déstabilise totalement Elodie demeure particulièrement douloureuse.

« C'est à cause de la DDASS si je me suis retrouvée dans la merde. Ils ont fait la connerie de me mettre dans un foyer avec des gens qui avaient de très gros problèmes... Moi, j'étais toute sage, je sortais de mes familles d'accueil. J'étais pas acceptée dans le foyer. C'est là où j'ai rencontré mon mari qui m'a pris sous son aile...
Je suis restée 5 mois dans le foyer puis je suis partie. Jef était à l'auberge d'aide sociale et moi je faisais partie du relais.
Après, je suis allée à l'hôtel avec Jef. On a payé 3000 F d'hôtel pendant 8 mois... On est venu à la boutique ici ensemble.
Un copain de Jef lui a dit que ça existait, c'est long la journée à traîner sans rien faire
Au début je voulais pas venir, la 1ère fois ça m'a pas plu du tout, j'aimais pas l'ambiance, je connaissais personne, puis Jef m'a un peu traînée pour que je revienne et après j'aimais bien venir là...

Ici, ils aident pour plein de trucs, par exemple pour les CV.
On venait souvent ici, ils sont sympas, ils ne posent pas de questions, si on veut on se confie...

J'ai des tas de frères et sœurs, enfin des demis, des faux, y'en a partout, de toutes les couleurs, des blacks, des métis...

Maintenant, c'est le pied, tout va bien

Ce qui m'a aidé ? c'est Accueil 28, y'a un éduc qui nous a trop bien aidés...
enfin c'est lui et nous surtout, si on faisait rien, il faisait rien non plus, mais il voyait qu'on se bougeait.
On a fait une demande de logement, ça a duré 8 mois pendant toute ma grossesse. On n'aurait rien eu si on ne s'était pas battu.
J'étais enceinte de 8 mois et je courrais tous les jours aux HLM pour avoir un logement, pendant ce temps on était à l'hôtel. On a eu l'appartement le jour de notre mariage. On l'aurait pas eu si on s'était pas battu et si on avait pas eu la petite. Ils ont du mal à les lâcher les apparts.

Maintenant je fais un CES dans la mosaïque, Jef fait une formation de mécanicien pour un an. Le CES c'est pas super, le problème c'est qu'il y a pas de suivi, pas de formation. Moi j'ai demandé une formation de 2 ans, mi-dessin, mi-mosaïque.

Avant de rencontrer gf ça ne m'avait pas traversé l'esprit d'avoir un enfant, mais avec Jef on a décidé en 2 mois et demi, ça a été le coup de foudre, ça a collé tout de suite entre nous. Quand elle est née c'était super. Je me disais j'ai fait ça moi ! c'est moi qui ai fait ça !...
J'aimerais aussi avoir un garçon. C'est moi qui ferais du foot avec lui, son père il aime pas. Le foot moi j'adore ça.

Maintenant, c'est bien, on a des projets.
On compte acheter une petite ferme, ça prendra le temps que ça prendra, on n'est pas pressé...
J'aimerais avoir une petite voiture. Cette année, je passe le permis, Jef le passe à son boulot.
C'est bien, mais on a pas encore assez (manque la voiture, le boulot stable, le permis)
Mais, je m'en fais pas, je sais que ça va venir.

Le retour de l'emploi et du logement :

Lorsque les personnes évoquent leurs conditions de vie passées, c'est presque toujours du logement dont elles se plaignent d'abord.

La grande majorité des individus que nous avons rencontrés disposent aujourd'hui d'un logement. Beaucoup ont auparavant vécu l'expérience de la rue. Ils ont la plupart du temps connu une alternance plus ou moins longue d'épisodes marqués par l'hébergement chez des amis, le squat, le retour à la rue, la reprise d'un logement, l'hébergement en foyer... et ainsi de suite (le droite/gauche).
Pour les plus jeunes notamment, le logement est plus qu'un toit, plus qu'une sécurité ; il permet de pouvoir se projeter dans l'avenir et de poser des actes tels que prendre son indépendance, avoir des enfants, fonder une famille et la garder unie.

« Le mec pour qu'il s'en sorte faut pas qu'il reste en squat. En squat, on est jamais sûr de se lever à l'heure pour le boulot le matin ».
« Ce n'est pas possible de garder des enfants quand on est à la rue ».

Le cas de Matteo interroge en fait particulièrement la situation du logement des jeunes. Les jeunes sont en effet de plus en plus nombreux à ne pas pouvoir se loger quand la solidarité familiale fait défaut (caution, dépôts de garantie...) surtout en l'absence de situation professionnelle stable. Matteo, comme beaucoup d'autres, ne présentait pas les garanties requises par les bailleurs publics ou privés.

Pour Jean-Louis, le déclic est venu comme nous l'avons déjà souligné par la recherche de l'emploi.
"*Faut pas se faire d'illusion, pour s'en sortir il faut se battre et cerner un objectif.*
Ce qui m'a aidé c'est le déclic. un matin je me suis réveillé en me disant où tu vas ?
A partir de là c'est facile, mais, si on a un objectif et pas 2 à la fois. Pour moi, le premier objectif c'était retrouver un emploi. A partir de là, je suis très têtu. C'est important de se montrer à soi qu'on a envie de se battre." Le jour où il a obtenu un emploi, il a pu retrouver un logement. Les deux vont souvent de paire.

Se rendre utile par le bénévolat

Nous avons ici une autre manière de retrouver du sens et de se sentir utile.
Le fait de donner a souvent été évoqué au cours des entretiens : donner du temps, devenir soi même « écoutant ». Le don de soi viendrait en quelque sorte combler un déficit de lien social, soutenir par le fait de pouvoir apporter soi même un soutien à d'autres. Par le don, l'individu passerait d'une situation de receveur à celle de donneur.
Il ne s'agit pas ici de faire du bénévolat pour se vanter d'un acte héroïque mais bien d'affirmer son existence sociale. La question de l'utilité reste la motivation première avancée. Vient ensuite la volonté de s'occuper, de passer son temps. Enfin, il ne faut pas non plus négliger la possibilité espérée que le bénévolat puisse déboucher sur un emploi rémunéré.

C'est bien par son activité bénévole au sein d'Emmaüs que Jacques a pu se sentir utile et redonner un sens à son existence.

Il a trouvé à la boutique un espace où il a pu à la fois recevoir et donner, être accueilli et accueillir. Il a quitté alors cette position unique « d'assisté ». Il s'est ainsi absous du sentiment de se sentir débiteur. Son bénévolat acharné n'aura pas été vain puisqu'il lui a permis au bout du compte d'être embauché à la friperie.

Jacques – Du bénévolat pour se sentir utile

Jacques a 47 ans. 4 enfants, divorcé, il est aujourd'hui magasinier à la friperie Emmaüs et partage un logement avec un ami. Pendant ses années sans emploi, la fréquentation du secteur caritatif et le bénévolat lui donne l'occasion de se sentir utile à quelque chose en aidant les autres.

« Je connaissais pas Beauvais avant, je viens de la campagne à 10 km d'ici.
Je suis venu suite à un divorce qui s'est mal passé y'a 5 ans…

J'étais chauffeur poids lourds, quand ma femme m'a quitté le lendemain, je ne me suis pas présenté au travail, j'ai tout arrêté, mon patron a été sympa, il m'a licencié comme ça j'ai pu toucher le chômage. Puis j'ai touché le RMI.

Là, j'ai vécu 3 semaines dehors et puis je suis rentré dans un foyer où j'ai connu la boutique. L'ambiance était bonne, ouverte. J'ai donné un coup de main chez Emmaüs pour m'occuper, je faisais beaucoup de bénévolat, dès qu'il y avait quelque chose à faire. Je venais boire un café, j'y allais tous les jours…
Pour les démarches, c'est bien, on est aidé aussi.

J'ai 4 enfants. J'ai laissé la maison à ma femme pour que mes enfants l'aient.
Avant, je ne les voyais pas beaucoup.

Ma femme ne voulait pas…
Maintenant, je les vois de temps en temps.

Ce qui m'a aidé ?
Le fait de fréquenter la boutique.
J'ai été embauché ici y'a un an en CES et là je suis en CEC. Ici ça tourne. Y'a des coups de gueule, mais comme partout.
Maintenant tout va bien…

Je continue à passer à la boutique le lundi ou le samedi matin, je ne peux plus la semaine depuis que je travaille. J'y vais pour prendre des nouvelles, rencontrer des amis. Je passe aussi au jardin…
Aujourd'hui, j'habite chez un ami, je suis bien chez lui, c'est stable. De toute façon il veut que je reste. Mon ami travaille de nuit. Comme il va héberger son fils de 15 ans et qu'il ne peut pas s'occuper de lui, je vais faire la nounou, c'est moi qui m'en occuperais. On s'entend bien tous les 2.

L'avenir ? je ne sais pas…

Si ça va pas ça sera une communauté, … Mais il n'y a pas de raison.

J'aimerais visiter d'autres Boutiques Solidarité. Si j'ai le temps j'aimerais voir ailleurs comment elles fonctionnent. Par curiosité.
Cet hiver, j'irais sûrement en visiter ».

la rencontre de l'âme sœur

La rencontre du compagnon ou de la compagne apparaît aussi comme une ressource supplémentaire.
Beaucoup d'accueillants évoquent avec fierté les histoires des couples qui se sont noués au sein des boutiques, « *les histoires qui finissent par le happy end, c'est du bonheur pour tout le monde* » souligne le rapport d'activité de la maison de Gennevilliers.

C'est notamment l'histoire de Monique et d'Alain qui se sont rencontrés à la boutique solidarité. Leur rencontre leur donne du courage pour se sortir de leur situation, ils finissent par parler mariage et vivent aujourd'hui tous deux en province. « *L'équilibre est trouvé* », avec la pension de Monique et le salaire d'Alain « *ils s'en sortent comme des rois* ».

C'est aussi le cas de Jules. Jules, le « papy » qui a vécu toute sa vie dans sa caravane. Retraité, ancien mécanicien, il vit aujourd'hui en maison de retraite depuis l'incendie de sa caravane. Il est comme « *un coq en pâte. Il est redevenu le petit bonhomme pétillant et plein d'humour* », il vit depuis quelque mois une vraie idylle avec sa nouvelle compagne rencontrée en maison de retraite.

5 – Conclusion

➢Un avenir encore fragile

L'avenir reste encore imprévisible pour la plupart des accueillis. Demain comporte de l'inconnu, mais il est aussi travaillé à partir de l'héritage d'un passé très prégnant.

" *Maintenant c'est bien, on a des projets.*
On compte acheter une petite ferme, ... on n'est pas pressé...
Je m'en fais pas, je sais que ça va venir "

« *Mon autre vie commence* »

Si, pour beaucoup, les perspectives sont claires, les projets débordants, d'autres évoquent les difficultés encore actuelles qu'ils éprouvent à se projeter dans l'avenir.

On nous parle souvent de la peur du lendemain bien que chacun sache qu'il ne se retrouvera certainement jamais dans la situation où il était au plus mal. Tous excluent de reprendre un jour la solution de la rue.

L'avenir continue à faire peur. Sylvie affirme bien qu'elle craint le futur pour elle et ses enfants « *pour nous c'est déjà dur de trouver du travail, alors qu'est ce que ça sera pour eux* ! »

Pour les plus âgés, sans emploi, l'attente de travail reste sans perspective.

➢Des parcours « communs »

Au terme de cette étude, nous avons observé des « galères » discrètes, des « remontées » parfois spectaculaires. Nous avons pu voir combien les cheminements qui mènent à l'insertion ont des rythmes particuliers, des itinéraires différents. Ces récits invitent à sortir des visions toutes faites liées à la pauvreté et l'exclusion. Ils nous montrent que les dynamiques sont réversibles. Quelles que soient les personnes rencontrées, toutes ont exprimé quelque chose de l'ordre du projet.
Les ressources trouvées par les uns et les autres sont multiples et nous avons pu en isoler quelques-unes. Nous pouvons souligner ici encore que notre étude ne visait qu'un éclairage sur 10 récits de vie dans 4 boutiques distinctes. A ce titre, serait illusoire d'en dégager des généralités.

Nous pouvons insister tout de même sur le levier principal évoqué par les personnes rencontrées : celui de l'affectif. Les boutiques ont joué à cet égard un rôle important en soutenant les dynamismes exprimés par les personnes et en les aidant à révéler leurs ressources potentielles. Et c'est bien ce qu'affirme la charte des Boutiques Solidarité en se situant en amont puis en accompagnement d'une démarche d'insertion.

Ces parcours chaotiques sont entrecoupés de ruptures perçues comme autant de nouveaux départs. La métaphore de la lutte et du combat est très présente dans les discours et certaines ruptures constituent, nous l'avons vu, un levier positif.

Finalement, les récits que nous avons entendus sont à la fois bien singuliers mais aussi bien « ordinaires »[6]. Au fond, le doute, la question du sens de l'existence, la peur du lendemain ne sont-ils pas l'apanage de l'homme d'aujourd'hui ?
Quoi de plus banal que d'aspirer à une vie normale ?
Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'une « vie normale » ? Elle est présentée au cours des récits comme le fait de ne plus avoir à craindre le lendemain, de pouvoir décider soi-même de sa vie et de celle de ses enfants, d'avoir un logement à soi, de vivre sereinement tous les actes du quotidien tels que conduire sans crainte ses enfants à l'école le matin, ne pas être obligé de compter pour acheter du pain…
La « vie normale », c'est la vie socialement reconnue, où la morale du travail reste dominante. Elle reste le reflet de la pression exercée par les institutions locales et par la société tout entière.

Mais, la question n'est pas tout à fait là.
Disons qu'au bout du compte, le fait de ne pas avoir eu une place très claire dans la société à un moment de leur vie a conduit les accueillis à avoir une

6 D'après l'expression de Pierre Sansot dans « Les gens de peu » PUF 1991.

vision de l'insertion qui reste très normative. Cette dernière s'appuie sur un modèle implicitement revendiqué qui n'est autre que l'obligation faite aux adultes de vivre de façon autonome, d'avoir une activité professionnelle identifiante, un réseau de relations sociales suffisant et une capacité importante de consommation…
Ce point de vue est riche en soi d'enseignements pour qui accompagne ces parcours d'insertion. Même si la différence prend parfois des airs d'irrévérence, il ne faut pas négliger l'importance de la « banalité » pour sortir de la marginalité (souvent « subie » pour les personnes que nous avons rencontrées). On a trop souvent tendance à penser que seules des solutions spécifiques permettent de sortir de la « marge ». Or, elles peuvent également emprunter les formes du droit commun : l'accès à un logement autonome, la perspective d'un emploi stable… Les lieux "publics" qui accueillent des populations hétérogènes (comme, par exemple, un café), peuvent être préférés aux structures qui s'adressent à un public particulier (les jeunes en errance, les sans emploi…).

Mais, même si elle est primordiale, la « volonté de s'en sortir » pour finalement occuper une place sociale ne suffit pas. Elle ne peut se faire sans la production parallèle de places par le système social lui-même. C'est bien une question qui se pose aujourd'hui à la société tout entière. La différence est lourde à porter quand elle se traduit par le rejet voire l'hostilité d'une partie de la société.
Les Boutiques Solidarité ont ici certainement un rôle à jouer : un rôle de connaissance des personnes qu'elles accueillent, mais aussi un rôle d'interpellation des pouvoirs publics. Cette mission d'alerte et d'interpellation est d'ailleurs une des finalités inscrites dans la Charte même des boutiques. Une de leurs finalités est bien « *d'alerter individuellement et collectivement les pouvoirs publics et les citoyens, mais aussi interpeller les institutions de notre pays sur les processus générateurs d'exclusion et les lois et dispositifs qui s'y rapportent.* »

ANNEXES

Eléments de méthodes

Liste des personnes rencontrées

Charte des Boutiques Solidarité

Liste des Boutiques Solidarité

Eléments de méthodes

Notre étude a été réalisée dans 4 Boutiques Solidarité.

Nous avons, dans un premier temps, pris connaissance de documents écrits concernant ces 4 structures. Les études plus globales sur les Boutiques Solidarité et les profils des accueillis ont également été consultées.

Nous avons mené des entretiens semi-directifs (individuels, ou collectifs) auprès des accueillants. Ces entretiens nous ont permis :
de mieux appréhender le fonctionnement particulier de chaque boutique (objectifs, personnes accueillies, ateliers proposés, réseau de partenaires...)
- de mieux appréhender le fonctionnement particulier de chaque boutique (objectifs, personnes accueillies, ateliers proposés, réseau de partenaires...)
- de recueillir les témoignages et analyses des accueillants sur ce qui est ressenti comme expliquant et déclenchant les processus d'insertion
- d'élaborer une typologie des accueillis
- d'examiner, la possibilité d'interviewer des « anciens accueillis ».

Ces rencontres ont été l'occasion d'observer la vie des boutiques tout au long d'une journée.

Dix entretiens, type récits de vie, ont été réalisés auprès d'accueillis et d'anciens accueillis. Ces personnes nous ont toutes été présentées par les professionnels des structures.
Nous avons au cours de ces rencontres tenté de :
- reconstruire les trajectoires de chacun,
- saisir le rôle qu'a pu jouer l'accueil dans les boutiques
- disposer d'un éclairage sur les éléments déclenchant les processus d'insertion...

Liste des personnes rencontrées

° Les équipes des Boutiques Solidarité de Beauvais, Chartres, Gennevilliers et Paris.

° Liste et profils des accueillis

Prénom	Age	Situation-emploi Ressources actuelles	Situation logement	Situation familiale
Matteo	30 ans (environs)	CES. Accueillant BS	Logement autonome	Marié 1 enfant
Serge	47 ans	Pas d'emploi Pension d'invalidité	Logement autonome	Divorcé 5 enfants
Elodie	22 ans	CES. Mosaïque	Logement autonome	mariée 1 enfant
Jacques	47 ans	CEC magasinier	Hébergé chez 1 ami	divorcé 4 enfants
Sylvie	27 ans	Recherche d'emploi	Logement autonome	vie maritale 2 enfants
Michel	53 ans	Sans emploi RMI	Logement autonome	divorcé 2 enfants
Rachid	30 ans	Musicien - petits boulots occasionnels	Logement autonome	célibataire
Gérard	53 ans	Ingénieur informatique	Logement autonome	divorcé 2 enfants
Odile	43 ans	Recherche d'emploi Alloc. Adulte handicapé	Logement autonome	célibataire
Véronique	33 ans	CES friperie	Logement autonome	instance de divorce 2 enfants placés

CHARTE DES BOUTIQUES SOLIDARITE

Préambule

L'évolution rapide du contexte politique, économique, social ou culturel, génère un ensemble de conditions de vie dont les conséquences sont de plus en plus dramatiques pour une partie croissante de la population. Ainsi, nombre de personnes, notamment des plus jeunes, sont marginalisées et contraintes de survivre dans des situations précaires.

Souffrant de maux multiples allant de la perte d'emploi, de logement, de domicile, de soins médicaux, jusqu'à la rupture des liens sociaux ou familiaux, parfois de difficultés psychologiques, beaucoup se retrouvent sans projet de vie et souvent sans espoir d'avenir.

La perte des droits communs à l'ensemble des citoyens, enclenche un processus qui conduit à ce que l'on nomme couramment l'exclusion.

Créées en 1991 à l'initiative de la Fondation Abbé PIERRE pour le Logement des Défavorisés, puis réparties sur tout le territoire, les Boutiques Solidarité se sont mobilisées pour lutter contre cette injustice intolérable et tenter d'en combattre les causes. Elles s'inscrivent de fait dans l'éthique de la "Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen" et, par conséquent, dans l'esprit du "Manifeste Universel du Mouvement Emmaüs".

I- LES FINALITÉS

Les Associations groupées autour de la Fondation Abbé Pierre dans le Réseau des Boutiques Solidarité, **partagent la responsabilité de :**

• Chercher solidairement, et avec les personnes qu'elles accueillent, des réponses appropriées à leurs situations intolérables de précarité.

• Alerter individuellement et collectivement les Pouvoirs Publics et les citoyens, mais aussi interpeller les Institutions de notre pays sur les processus générateurs d'exclusion et les lois et dispositifs qui s'y rapportent.

• Engager une observation constante du terrain et analyser les données quantitatives et qualitatives des situations, dans une démarche associant la recherche et l'action.

• Veiller à la cohérence des pratiques avec l'éthique du projet. Respect, tolérance et coopération doivent régner au sein de la Boutique Solidarité et dans les relations entre tous ceux qui participent à la vie de l'Association :
Administrateurs/Équipe d'Accueillants (salariés et bénévoles accueillants), Administrateurs, Salariés, bénévoles accueillants et personnes accueillies.

2- LES OBJECTIFS DES BOUTIQUES SOLIDARITE

Chaque Accueil de Jour agréé par la Fondation Abbé Pierre et intégré au Réseau des Boutiques Solidarité, doit :

• Assurer à toute personne en difficulté, aussi longtemps que celle-ci en manifeste le besoin et le souhait, un accueil individualisé, non ségrégatif et respectant l'anonymat.

• Aider la personne accueillie à retisser des liens sociaux à travers sa participation à la vie du lieu d'accueil et l'encourager dans une démarche participative à la Boutique.

• Favoriser la relance du projet de vie et faire émerger le désir d'insertion.

• Permettre à chacun de retrouver l'accès tant à ses droits, qu'à ses devoirs, de citoyen.

• Respecter la personne accueillie telle qu'elle est dans la reconnaissance de sa dignité.

• Travailler en réseau, dans une volonté de coopération, pour confronter les pratiques, et mobiliser les acteurs du partenariat local et national.

• Ne pas se substituer aux services, associations, et organismes existants, mais orienter et accompagner, si besoin, la personne accueillie, dans une démarche de droit commun.

3) METHODES ET MOYENS

Chaque Boutique Solidarité doit se doter des moyens humains et financiers indispensables à la bonne marche de son projet.

Si la Fondation Abbé Pierre a pu favoriser son implantation, il revient à l'Association de rechercher, auprès des Pouvoirs Publics, toutes les subventions qui lui permettront de s'inscrire dans une démarche de droit commun, tout en restant fidèle à son projet de départ. Chaque Conseil d'Administration d'une Boutique Solidarité doit s'engager dans une démarche politique visant à sensibiliser les partenaires extérieurs publics et privés afin d'obtenir des subventions tant de fonctionnement que d'investissement.

Ainsi, chaque Association aura les moyens de :

• Assurer l'accueil par des personnes compétentes, qu'elles soient salariées, bénévoles, professionnelles, formées à l'écoute d'une population en grande difficulté matérielle ou morale.

• Assurer, également, la sécurité des personnes accueillantes et des personnes accueillies, notamment en veillant à la suffisance des effectifs de l'équipe accueillante.

• Mettre en place des services, prestations et activités qui seront les supports de son action et les outils privilégiés de la mise en relation avec la personne accueillie (domiciliation, service d'hygiène personnelle, alimentation rapide, recherche d'hébergement, de logement, de stages, d'emplois, soins infirmiers voire médicaux, bagagerie, laverie, vestiaire, presse, ateliers d'écriture, sports, sorties, visites, etc...).
Les ateliers pratiqués dans chaque Boutique Solidarité ne sont pas des "sous activités" de loisirs, mais des outils à la disposition des personnes accueillies pour leur permettre de recouvrer leur totale dignité, des gestes simples du quotidien, et confiance en elles.

Ce sont les prémices d'une longue démarche d'insertion. L'objectif étant, à chaque fois, d'orienter les personnes accueillies, autant que faire se peut, vers les dispositifs de droit commun, dans une démarche citoyenne.

• Organiser son accueil dans un lieu chaleureux, agréable, convivial, adapté aux besoins des Accueillants et des Accueillis, bien inséré dans le quartier, dans son environnement et dans la ville, à des périodes et heures d'ouverture les mieux adaptées aux besoins de ceux qui le fréquentent.
La qualité doit toujours primer sur la quantité ; mieux vaut un accueil assuré dans de bonnes conditions dans des plages horaires restreintes, plutôt qu'un lieu largement ouvert, où la qualité d'accueil, d'écoute et d'orientation ne pourrait être assurée dans de bonnes conditions.

• Utiliser l'outil privilégié que représente la Boutique Solidarité, véritable lieu de vie, pour que la personne accueillie retrouve sa place, le droit à la parole, la prise de responsabilités et, enfin, développe ses capacités à être partie prenante de la vie sociale.

• La Boutique Solidarité, lieu d'accueil de jour, ne doit pas être un lieu stigmatisant, mais au contraire, un lieu ouvert sur l'extérieur, aux habitants du quartier, de la ville, pour permettre rencontres et échanges. Les personnes accueillies ne doivent pas être "assistées" : avec l'aide, la patience, et l'accompagnement de l'équipe accueillante, elles doivent, progressivement, s'inscrire dans une démarche participative.

4 – CONVENTION DE FINANCEMENT

La Fondation Abbé Pierre ayant donné son label **"Boutique Solidarité"** à chacune des associations apporte son soutien : subvention annuelle de fonctionnement, dons, formations, ... La subvention annuelle de fonctionnement fait l'objet d'une convention, qui précise les modalités de mise en œuvre et de conditions.

De même, chaque association s'engage à :

• Avoir un règlement intérieur, affiché dans un endroit où il pourra être lu par chaque personne accueillante et accueillie. L'équipe accueillante s'engage à le respecter et à le faire respecter.

• Avoir une Convention d'Engagement Réciproque entre chaque personne accueillante bénévole et l'association. Ce document permet de poser le cadre et les règles de fonctionnement des Bénévoles, et les engagements de l'association vis-à-vis de ces bénévoles.

*****

Pour sa part, la Fondation Abbé Pierre s'engage à fournir les moyens d'une Animation et d'une coordination du Réseau, ainsi q'une formation qualifiante des équipes éducatives, salariés et bénévoles, et des responsables associatifs, ceci afin de promouvoir et maintenir une éthique commune, garante de la cohérence des pratiques du terrain.

Outre son soutien aux Associations, qui le font au plan local, elle assure sa mission d'alerte et d'interpellation, en utilisant sa capacité de vigilance et de mobilisation au niveau national. Fidèle à son engagement fondateur, elle poursuit, autant que faire se peut, son action de promotion des projets novateurs qui font d'elle une véritable force de proposition.

Coordonnées des Boutiques Solidarité

Intitulé	Adresse	C.P.	Ville	Téléphone	Télécopie
BOUTIQUE SOLIDARITÉ L'ECLAIRCIE ANGOULEME	126, rue de Basseau	16000	ANGOULEME	05 45 25 08 77	05 45 25 08 89
BOUTIQUE SOLIDARITE ARGENTEUIL	8, Place Denis Diderot	95100	ARGENTEUIL	01 34 11 02 74	01 34 10 00 62
BOUTIQUE SOLIDARITE EMMAUS BEAUVAIS	27, rue Jean-Batiste Oudry	60000	BEAUVAIS	03 44 45 78 90	03 44 45 43 58
BOUTIQUE SOLIDARITE EMMAUS INSERTION BORDEAUX	144, rue Abbé de l'Épée	33000	BORDEAUX	05 56 79 19 29	05 56 79 36 29
BOUTIQUE SOLIDARITÉ CHER ACCUEIL BOURGES	12, Av. Marx Dormoy	18000	BOURGES	02 48 69 03 07	02 48 69 81 82
BOUTIQUE SOLIDARITÉ LA BOUSSOLE 46 CAHORS	217, Avenue André Breton	46000	CAHORS	05 65 53 07 77	05 65 23 86 97
BOUTIQUE SOLIDARITÉ ÉTAPE SOLIDARITÉ CÉRET	Mairie de Céret	66400	CÉRET		
BOUTIQUE SOLIDARITÉ POINT REFUGE CHARTRES	12, rue Chauveau Lagarde	28000	CHARTRES	02 37 91 10 29	02 37 35 25 51
BOUTIQUE SOLIDARITÉ CLERMONT-FERRAND	7 bis, rue Sainte Rose	63100	CLERMONT-FERRAND	04 73 19 04 83	04 73 37 31 01
BOUTIQUE SOLIDARITÉ EMMAUS CRETEIL	58, rue Gustave Eiffel Imm. Eliade	94000	CRETEIL	01 42 07 25 33	01 43 99 40 56
BOUTIQUE SOLIDARITÉ FONTENAY	10, Chemin des Sources	94120	FONTENAY SOUS BOIS	01 48 75 71 51	01 48 75 52 56
BOUTIQUE SOLIDARITÉ LES AMIS DE PAOLA FREJUS	43, rue Camelin	83600	FREJUS	04 94 51 48 63	04 94 51 48 79
BOUTIQUE SOLIDARITÉ LIEU RESSOURCES GAGNY	11-13, rue du Chemin de Fer	93220	GAGNY	01 43 88 08 00	01 43 88 47 26
BOUTIQUE SOLIDARITÉ GENNEVILLIERS	29, rue Edmond Darbois	92230	GENNEVILLIERS	01 47 90 49 03	01 47 33 60 93
BOUTIQUE SOLIDARITÉ POINT D'EAU GRENOBLE	31, rue Blanche Monier	38000	GRENOBLE	04 76 44 14 04	04 76 44 14 04
BOUTIQUE SOLIDARITÉ DECLIC MANTES-LA-JOLIE	7, rue de la Somme B.P.1146	78204	MANTES-LA-JOLIE cedex	01 30 98 42 58	01 30 98 43 93
BOUTIQUE SOLIDARITE MARSEILLE	360, Bd National	13003	MARSEILLE	04 91 08 19 67	04 91 64 47 74
BOUTIQUE SOLIDARITÉ ADAJ MONTARGIS	2 bis, rue d'Alsace-Lorraine	45200	MONTARGIS	02 38 85 10 46	02 38 98 20 62
BOUTIQUE SOLIDARITÉ MAISON DANS LA RUE PARIS	35-37, rue Bichat	75010	PARIS	01 40 18 04 41	01 40 18 04 41
BOUTIQUE SOLIDARITÉ SOLIDARITE 66 PERPIGNAN	111, Avenue Maréchal Joffre	66000	PERPIGNAN	04 68 61 55 94	04 68 52 21 79
BOUTIQUE SOLIDARITÉ A.R.E.P. SAINT-PIERRE	23, rue du Pavé	97410	SAINT-PIERRE	02 62 35 60 51	02 62 35 60 51
BOUTIQUE SOLIDARITE SAINTE-CLOTILDE	73, rue Léopold Rambaud	97490	SAINTE-CLOTILDE	02 62 28 94 80	02 62 28 75 26
BOUTIQUE SOLIDARITÉ AMIS DE JERICHO TOULON	365, Avenue Colonel Picot	83100	TOULON	04 94 23 21 51	04 94 23 28 27
BOUTIQUE SOLIDARITÉ SOLEIL TOULOUSE	6, rue des Jumeaux	31200	TOULOUSE	05 34 25 03 70	05 34 25 03 79
BOUTIQUE SOLIDARITE VALENCIENNES	7, Avenue du Sénateur Girard	59300	VALENCIENNES	03 27 47 07 48	03 27 45 05 72
BOUTIQUE SOLIDARITÉ CHER ACCUEIL VIERZON	5, rue du Bas de Grange	18100	VIERZON	02 48 71 71 12	02 48 71 71 92

Etude réalisée par

FORS recherche sociale (Lucie Melas)
28, rue Godefroy Cavaignac
75011 PARIS
Tél : 01 40 09 15 12
Fax : 01 40 09 15 32
e.mail forsrs@easynet.fr
web : http://www.fors-rs.com